



Des vers

Guy de Maupassant

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

NOUVELLES

La Maison Tellier (Illustrations de René Lelong). ... t vol

Contes de la Bécasse (Illustrations de LuciB.N Bahbut. . . i vol.

Miss Harriet (Illustrations de Cii. Morel) i vol

Boule de Suif (Illustrations de Jeanniot) i vol.

Clair de Lune (Illustrations de Lucien Métivkt). . . , i vol

Le Horla (Illustrations de Juuan-Dama2v) i vol

L» Main Gauche (Illustrations de Lobel-Riche) i vol

Monsieur Parent (Illustrations de Julian-Damazy). ... i vol.

Yvette (Illustrations de Cortazzo) i vol

Les Sœurs Rondoli (Illustrations de Rknb Lei.ong'. ... i vol.

Mademoiselle Fifî (Illustrations de L. Vallet' i vol.

La Petite Roque (Illustrati <^ ns de Grasdjouan) i vol

L'Inutile Beauté (Illustrations de Maurfce db Laubert). . i vol.

Toine (Illustrations de V. Rottembourg) i vol.

Contes du Jour et de la Nuit (Illustrations de V. BoccHiNO). i
vol.

Le Rosier de M^{TM*} Husson (Illustrations de V. Rottembourg). i
vol.

Le Père Milon (Illustrations de Ch. Huard) i vol.

Misti (Illustrations de Ricardo Florès) i vol.

LETTRE DE GUSTAVE FLAUBERT A GUY DE MAUPASSANT

Croisset, le 19 février lî

Mon cher bonhomme,

' C'est donc vrai? J'avais cru d'abord à une farce! Mais non, je m'incline.

Eh bien, ils sont délicieux à Etampes!

Allons-nous relever de tous les tribunaux du territoire français, les colonies y corapprises? Et comment se faitil qu'une pièce de vers, insérée autrefois à Paris, dans un journal qui n'existe plus, soit criminelle du moment qu'elle est reproduite par un journal de province ? A quoi sommes-nous obligés maintenant? Que faut-il écrire? Dans quelle Béotie vivons-nous!

« Prévenu pour outrage aux mœurs et à la morale publique », deux synonymes, formant deux chefs d'ac»

cusation. Moi, j'avais à mon compte un troisième chef, un troisième outrage « et à la morale religieuse, » quand j'ai comparu devant la 8° chambre avec ma Bovary : procès qui ma fait une réclame gigantesque, à laquelle j'attribue les deux tiers de mon succès.

Bref, je n'y comprends goutte! Es-tu la victime détournée de quelque vengeance? Il y a du louche là-dessous. Veulent-ils démonétiser la République? Oui, peut-être!

Qu'on vous poursuive pour un article politique, soit; bien que je défie tous les tribunaux de me prouver à quoi jamais cela ait servi ! Mais pour de la littérature, pour des vers, non ! C'est trop fort !

Ils vont te répondre que ta poésie a des « tendances » obscènes. Avec la théorie des tendances on va loin, et il faudrait s'entendre sur cette question : « La moralité dans l'art. » Ce qui est beau est moral; voilà tout, selon moi. La poésie, comme le soleil, met de l'or sur le fumier. Tant pis pour ceux qui ne le voient pas.

Tu as traité un lieu commun parfaitement ; donc tu mérites des éloges, loin de mériter l'amende ou la prison. ■ Tout l'esprit d'un auteur, » dit La Bruyère, « consiste à bien définir et à bien peindre. » Tu as bien défini et bien peint. Que veut-on de plus?

Mais « le sujet », objectera Prudhomme, le sujet, Monsieur? Deux amants, une lessivière, le bord de l'eau: 11 fallait traiter cela plus délicatement, plus finement, fctigmatiser en passant avec une pointe d'élégance et

faire intervenir à la fin un vénérable ecclésiastique ou un bon docteur, débitant une conférence sur les dangers de l'amour. En un mot, votre histoire pousse à « la conjonction des sexes ».

« D'abord ça n'y pousse pas! Et quand cela serait, où donc est le crime de prêcher le culte de la femme? Mais je ne prêche rien. Mes pauvres amants ne commettent même pas un adultère! Ils sont libres l'un et l'autre, sans engagement envers personne. » —

Ah! tu auras beau te débattre, le grand parti de l'ordre trouvera des arguments. Résigne-toi.

Dénonce-lui (afin qu'il les supprime) totis les classiques grecs et romains sans exception, depuis Aristophane jusqu'au bon Horace et au tendre Virgile; ensuite parmi les étrangers : Shakespeare, Goethe, Byron, Cervantes; chez nous, Rabelais a d'où découlent les lettres françaises », suivant Chateaubriand dont le chef-d'œuvre roule sur un inceste, et puis Molière (voir la fureur de Bossuet contre lui), et le grand Corneille, son Théodore a. pour motif la prostitution, et le père La Fontaine, et Voltaire et Jean-Jacques! Et les contes de Fées de Perrault! De quoi s'agit-il dans Peaii-d'Anel Où se passe le quatrième acte du Roi s'amuse, etc.? Après quoi il faudra supprimer les livres d'histoire cpai souillent l'imagina lion

Ah! triples

J'en suffoque.;

Et cet excellent Voltaire (pas le grand homme, le journal), qui, l'autre jour, me plaisantait sur la toquade que j'ai de croire à la haine de la Littérature 1 C'est le Voltaire qui se trompe, et plus que jamais je crois à l'exécration inconsciente du style. Quand on écrit bien on a contre soi deux ennemis : 1° le public, parce que le style le contraint à penser, l'oblige à un travail; et 2» le gouvernement, parce qu'il ^ent en vous une force, et que le Pouvoir n'aime pas un autre Pouvoir.

Les gouvernements ont beau changer, Monarchie, Empire, République, peu importe! 'L'esthétique officielle ne change pasi De par la vertu de leur place, les administrateurs et les magistrats ont le monopole du goût (exemple : les considérants de mon ac-

quittement). Ils savent comment on doit écrire, leur rhétorique est infaillible, et ils possèdent les moyens de vous en convaincre.

On montait vers l'Olympe, la face inondée de rayons, le cœur plein d'espoir, aspirant au beau, au divin, à demi dans le ciel déjà; une patte de garde-chiourme vous ravale dans l'égout! Vous conversiez avec la Muse; on vous prend pour ceux qui corrompent les petites filles. Embaumé des ondes du Permesse, tu seras confondu avec les messieurs hantant par luxure les pissotières.

Et tu t'assoiras, mon petit, sur le banc des voleurs ; et tu entendras un particulier lire tes vers (non sans faute de prosodie), et les relire, Et appuyant sur certains mots auxquels il donnera un sens perfide; il en

répétera quelques-uns plusieurs fois, tel que le citoyen Pinard, « le jarret, Messieurs, le jarret ».

Et, pendant que ton avocat te fera signe de te contenir (un mot pouvant te perdre), tu sentiras derrière toi, vaguement, toute la gendarmerie, toute Tarniée, toute la force publique, pesant sur ton cerveau d'un poids incalculable. Alors, il te montera au cœur une haine que tu ne soupçonnes pas, avec des projets de vengeance, de suite arrêtés par l'orgueil.

Mais, encore une fois, ce n'est pas possible ! tu ne seras pas poursuivi! tu ne seras pas condamné! il y a malentendu, erreur, je ne sais quoi. Le garde des sceaux va intervenir. On n'est piuci aux beaux jours delà Rest;iuration!

Cependant, qui sait? La terre a des liâmes, mais la bêtise humaine est infinie 1

Je t embrasse.

Tuu vieux.

GUST.WE Fr.AUBKUT.

LE MUR

Les fenêtres étaient ouvertes. Le salon Illuminé jetait des lueurs d'incendies; Et de grandes clartés couraient sur le gazoa. I.e parc. là-bas. semblait répondre aux mélodsda Do l'orchestra, et faisait une rumeur au loin. Tout chargé des senteurs des feuilles et du foin. L'air tiède de la nuit, comme ure raoUe ha.âin».

S'en venait caresser les épaules, mèlan

Les émanations des bois et de la plaine

A celles de la chair parfumée, et troublant

D'une oscillation la flamme des bougies.

On respirait les fleurs des champs et des cheveux.

Quelquefois, traversant les ombres élargies,

Un souffle froid, tombé du ciel criblé de feux,

Apportait Jusqu'à nous comme une odeur d'étoiloî.

Les femmes regardaient, assises mollement. Muettes, l'œil noyé, de moment en moment Les rideaux se gonfler ainsi que font des voilo^. Et rêvaient d'un départ à travers ce ciel d'ot. Par ce grand océan d'astres. Une tendresse Douce les oppressait,

comme un besoin plus fort D'aimer, de dire, avec une voix qui carresse, Tous ces vagues secrets qu'un ca-ur peut enfermer. La musique chantait et semblait parfumée ; La nuit embaumant l'air en paraissait rythmée ; Et Ion crovat entendre au loin les cerfs br.imar. Mais un frisson passa parmi les robes blanchot: Chacun quitta sa place et l'orchestre se tut ; Car derrière un bois noir, sur un coteau pointu. On voyait s'élever, comme un feu dans les branct» »

La lune énorme et rouge à traveis les sapins. Et puis elle surgit au fuite toute ronde, Et monta, solitaire, au fond des' cieux lointains. Comme une face pâle errant autour du monde.

Chacun se dUpersa par les chemins ombreux Où, sur le sable blond, ainsi qu'une eau dorruar.t^ La lune clairscreait sa lumière charmante. La nuit douce rendait les hommes amoureux, \ Au fond dé leurs regards allumant une flamme. Et les femmes allaient, graves, le front penché. Ayant toutes un peu de clair de lune à l'âme '. Iy4".s brises charriaient des langueurs de péché.

T'errais. et sans savoir pourquoi, le cœur en fête.

Un petit rire aigu me fit tourner la tête.

Et j'aperçus soudain la dame que j'aimais.

Hélas ! d'une façon discrète, car iamais

Elle n'avait cessé d'être à mes vœux rebelle :

« Votr<* bras, et faisons un tour de parc, i ditall*.

filie était gaie et folle et se moquait de tout.

Prétendait que la lune arait l'air d'une veuva :

• Le chemin est trop long; pour -aller jusqu'au bout;

» Car j'ai des souliers fins et ma toilette est neuve,

■ Ketonnons. » Je lui pris le bras et l'entraînai.

Alors elle courut, vagabonde et fantasque ;

Et le vent de sa robe, au hasard promené,

Troublait l'air endormi d'un souffle de bourrasque

LE MUfi

Puis elle s'arrêta, soufflant , et dojcement

Nous marchâmes sans bruit tout le long d'une allée.

Des voix basses parlaient dans la nuit tendrement;

Et, parmi les rumeurs dont l'ombre était peuplée.

On distinguait parfois comme un son de baiser.

Alors elle jetait au ciel une roulade.

Vite tout se taisait. On entendait passer

Une fuite rapide ; et quelque amant maussade

Et resté seul, pestait contre les indiscrets.

Un rossignol chantait dans un arbre, tout près»

Et dans la plaine, au loin, répendait une caille

Soudain, blessant les yeux par son reflet brûlant,

Se dressa toute blanche, une haute muraille.

Ainsi que dans un conte un palais de métal.
Elle semblait guetter do loin notre passage.
< La lumière est propice à qui veut 'l'ester sage,
• Me dit-elle. Les bois sont trop sombres, la nuit.
« Asseyons-nous un peu devant ce mur qui iuit. »
Elle s'assit, riant de me voir la maudire.
Au fond du ciel, la lune aussi me sembla rire!
Et toutes deux d'accord, je no sais trop pourquoi
Paraissaient s'apprêter à se moquer de moi.
Donc, nous étions assis devaut le grand mur blême
Et moi, je n'osais pas lui dire ; « J6 vous aime : »
Mais comme j'étoutlai». je toi pris les deux main».
Elle eut un pli léger do sa lèvre coquette ;
Et me l.^issa venir comme un chasseur qui guette.

LE MUR IJ

Des robes qui passaient au fond des noirs chemina Mettaient
parfola dans l'ombre une blancheur douteuse.

La lune dou? couvrait de ses rayuns pâlis ; Et, nous envelop-
pant de sa clarté laiteuse. Faisait fonda nos cœurs à sa vue amol-

lis. Elle glissait très haut, très placide et très lente. Et pénétrait nos chairs d'une langueur troublante.

J'épiais ma compagne, et je sentais grandir

Dans mon être crispé, dans mes sens, dans mon âraa.

Cet étrange tourment où nous jette une femme

Lorsque fermente en nous la fièvre du désir.

Lorsqu'on a, chaque nuit, dans la trouble du rêve.

Le baiser qui consent, le « oui » d'un oeil ferme.

L'adorable inconnu des robes qu'on soulève.

Le corps qui s'abandonne, immobile et pâmé ;

Et qu'en réalité la dama ne nous laisse

Que l'espoir de surprendre un moment de faiblesse !

Ma gorge était aride : et des frissons ardents

Me vinrent, qui faisaient s'entrechoquer mes dents,

Une fureur d'esclave en révolte, et la joie

De ma force pouvant saisir, comme une proie.

Cette femme orgueilleuse et calme, dont soudain

Je ferais sangloter la tranquille dédain '

Elle riait, moqueuse, effrontément jolie ; Son haleine faisait
une Qne vapeur

J4 LE MUR

Dont j'avais soif. — Mon cœur bondit ; une folle

7Jc prit. — Je la saisis en mes bras. — Elle eut peut.

Se leva. J'enlaçai sa taille avec colère.

Et je baisai, ployant sous moi son corps nerveux,

Son fleî, «on front, sa bouche humide et ses cneveuï

La lune, triomphant, brillait de t;aUc claire.. Déjà, je la iirc-nais, impétueux et fort, Quand je fus repoussé par un suprême effort. Alors recommença notre lutte éperdue • Près du mur qui semblait une toile tendue. Or, dans un brusque élan nous étant retournés. -Nous vîmes un spectacle étonnant et comique. Traçant dans la clarté deux corps désordonnés. Nos ombres agitaient une étrange mimique, S'attirant, s'éloignant, s'étrécissant tour à toui. Elles semblaient jouer quelque bouffonnerie. Avec des gestes fous de pantins en furie. Esquissant drôlement la charge de l'Amour. Elles «e tortillaient farces ou convulsives. Se heurtaient de la tête ainsi que des béliet» . l'uis, redressant soudain leurs tailles excessive», Restaient fixes, debout comme deux grands pilier». Quelquefois, déployant quatre bras gigantesques, nEI'iCs se repoussaient, noires sur le mur blanc ; Et prises tout à coup de tendresses grotesques Paraissaient se pâmer dans un baiser brûlant.

LE MUR

La chose étant très gaie et très inattendue, lillo se mit à rire. — Et comment se fâcher, Se débattre et défendre aux lèvres d'approcher Lorsqu'on rit ? — Un instant de gravité perdue Plus qu'un co'ur embrasé peut sauver un amant !

l.c rossignol chantait dans son arbre. La lune

Du fond du ciel serein recherchait vainement

Nos deux ombres au mur et n'en voyait plus qu'une.

UN COUP DE SOLEIL

C'était au mois de Juin. Tuut paraiss.iit en fita. La foule circulait liryante et sans anuci. • Je ne sais trop pourquoi j'ctais heureux aussi ; ~6 bruit, comme une ivresse, avait troublé ma tSte, J,e soleil excitait les puissances du corps ; Il entraît tout entier jusqu'au fond do mon êtra ; Et je sentais eu moi bouillonner ce» transports Que le premier soleil au cœur d'Adam fit naître^

aO UN COUP DE SOLEIL

De quel emportement mon ime fut saisie ;

Mais il me vint soudain comme une frénési«

Do me jeter sur elle, un désir furieux

De rétreindra en mes bras et do baiser sa bouche '

Un nua^e de sang rouge, couvrit mes yeux :

Et ie crus la presser dans un baiser farouche.
Je la serrais, je la ployais, la renversant.
Puis, l'enlevant soudain par un effort puissant,
Je rejetais du pied la terre, et dans l'espace
Ruisselant de soleil, d'un bond, je l'emportais.
Nous allions par le ciel, corps à corps, face à face.
Et moi, toujours, vers l'astre embrasé je montais.
La pressant sur mon sein d'une étreinte si forte
Que dans mes bras crispés je vis qu'elle était morte..

TERREUR

IERREUR

Ce soir-lX favats lu fort longtemps quelque auteur. Il était bien minuit, et tout à coup j'eus pour. Peur de quoi ?]c ne sais, mais une peur horriblo. Je ccpris, haletant et frissonnant d'crfrol. Qu'il allait se passer une chose terrible... Alors il rac sembla sentir dcrricro moi Quelqu'un qui se tenait debout, dont la figura Riait d'un rire atroce, immobile et nerveux .• Kt je n'entendais rien, cependant. O tortur« I

TERREUR

Do sentir qu'il se baisse à toucher me» cheveux,
Qu'il est prêt à poser aa main sur mon épaula,
Et que ja vais mourir si cetto main me frôle!...
Il sa penchait toujours vers moi, toujours plus pros;
Et moi, pour mon salut éternel, je n'aurais
Kl fait un mouvement ni détourné la tête...
Ainsi que des oiseaux battus par la tempête.
Mes pensers tournoyaient comme afTolcs d'horreur.
Une sueur de mort me glaçait chaque membre.
Ei je n'entendais pa« d'autre bruit dans ma chambra
Que celu- de mes dents qui claquaient de terreur.
Un craquement S' fit soudain; {ou d'épouvante.
Ayant poussé le plus terrible hurlement
Qui soit jamais sorti de poitrine vivante,
Je tombal sur le dos, roide et sans mouvement.

UNE CONQUETE

j8 une CONQUÉTh

Passait. A parler franc, il ne vit que son cuui Il était souple et
rond sur une taille One.

Il la suivit — pourquoi 1 — Pour rien ; ainsi qu'on suit

Un joli pied cambré qui trotte et qui fuit,

Un bout de jupon blanc qui passe et se trémousse.

On suit — c'est un instinct d'amour qui nous y pousse.

Il cherchait son histoire en regardant ses bas. Élégante ? —
Beaucoup le sont. — La destinée L'avait-elle fait naître en haut ou
bien en bas ? Pauvre mais déshonnête, ou sage et fortuné ?

Mais, comme elle entendait un pas suivre le sien. Elle se re-
tourna. — C'était une merveille. Il sentit en son cœur naître
comme un lien. Et voulut lui parler, sachant bien que l'oreille <

Est le chemin de l'âme. — Ils furent séparés Par un attroupe-
ment au détour d'une rue. Lorsqu'il eut bien maudit les badauds
désœuvrés Et qu'il chercha sa dame, elle était disparue.

Il ressentit d'abord un véritable ennui.

Puis, comme une âme en peine, erra de place en place.

Se rafraîchit le front aux fontaines Wallace,

Et rentra se coucher fort aviné dans la nuit.

USE CONQUÊTE 39

Vous direz qu'il avait l'âme trop ingénue ; St l'on ne rêvait
point, que ferait-on souvent ? Mais a-t-il pu chantonner, lorsque
gémir l'entend. De rêver, près du feu, d'une belle inconnue ?

De ce moment si court, huit jours il fut heureux. Autour de lui
dansait l'essaim brillant des songes Qui sans cesse éveillait en

son cœur amoureux Les pensers les plus do'JS et les plus doux mensonge».

Ses rêves étaient sots à dormir tout debout ; Il bâtissait jans fin de grandes aventures. Lorsque l'âme est naïve et qu'un sang jeune bout. Notre esDoir se nourrit aux folles impostures.

Il la suivait alors aux pays étrangers ; Ensemble ils visitaient les plaines de l'Hellade; Et comme un chevalier d'une ancienne ballade Il l'arrachait toujours à d'étranges dangers.

Parfois au flanc de» monts, au bord d'un précipice. Ils allaient échangeant de doux propos d'amow; Souvent même il savait saisir l'instant propice Pour ravir un baiser qu'on lui rendait toujours.

Puis, les mains d.nns les mains, et penchés aux portière» D'une chaise de poste emportée au galop. Ils restaient là songeurs durant des nuits entière». Car la lune brillait et se m'ra't dans l'eau.

ao UNR CONQUÊTE

Tantôt il la voyait, lôvouse ch.Uciaine, Aux balustres sculptés «h^s 'jotliitiues balcon ; Tantôt folle et légère et suivant par la pl.iina Le lévrier rapide ou le vol des faucon».

Page, il avait l'esprit de se faire aimer A ull*.

La dame au vieux baron était vite icfldèle.

Il la suivait partout, et dans les grands bois souiAe

Avec sa châtelaine il s'égarait toujours.

Pendant huit jours entiers il rêva de la sorte; A ses meilleurs amis il défendait sa porte ; Ne recevait personne, et, quelquefois le soir, Sur un vieux banc désert, seul, il allait s'asseoir.

Un matin, il était encore de bonne heure, 11 s'éveillait, bâillant et se frottant les yeux , Une troupe d'amis envahit sa demeure Parlant tous à la fois avec des cris joyeux.

Le plan du jour était d'aller à la campagne. D'essayer un canot et d'errer dans les bois. De scandaliser fort les honnêtes bourgeois, Et de dinar sur l'herbe avec glace et charapagna.

Il répondit d'abord, plein d'un parfait dédain. Que leur fête pour lui n'était guère attrayante ; Mais quand il vit partir la cohorte bruyante, Et qu'il se trouva seul, il réfléchit soudain

UNE CONQUETE

Qu'on est bien pour songer sur les berges flûufla»; Et que l'eau qui s'éroulo et fuit en murmurant Soulève mollement les tristes rftvcries Comme les ramr^aui morts qu'emporte le courant

Kt que c'est une ivresse entraînante et profonde De courir a^ hasard et boire à pleins poumons Le grand air libre et Dur qui va des prés aux mont». L'âiire senteur des foin et la fraîcheur de l'onde

Que la rive murmure et fait un bruit charmant. Qu'aux chansons des rameurs les peines sont berc6?s Et que l'esprit s'égare et flotte doucement, Comme au courant du fleuve, au courant des pnséeo

Alors 11 appela son groom, sauta du Ut, S'habilla, déjeuna, se rendit à la gare. Partit tranquillen-ent en fumant un cigare, Kt

retrouva bientôt tout son monde à Marly.

Des larmes de la nuit la plaine était humide; L'no brume légère au loin flottait encor ; Les gais oiseaux chantaient; et le beau soleil d'ut Jetait mainte étincelle à l'eau fraîche et limpide,

Lorsque la sève monte et que le bois verdit. Que de tous les côtés la grande vie éclata. Quand au soleil levant tout chanta et resplendit. Le corps est plein de joie et l'âme sa dilate.

UNE CONQUÊTE

Il est vrai qu'il avait noblement déjeûné, Quelques vapeurs de vin lui montaient à la tête ; L'air des champs pour finir lui mit le cœur en fête. ^ Quand au courant du fleuve U se vit entraîné.

Le canot lentement allait à la dérive : Un vent léger faisait murmurer les roseaux. Peuple frêle et chétif qui grandit sur la rive; Et qui puise son âme au sein calme des eaux.

Vint le tour des rameurs , et, suivit la coutume. Leur chant rythmé frappa l'écho des environs.

UNE CONQUÊTE

Et, conduits par la voix, dans l'eau blanche d'écume ; le moment en moment tombaient les avirons.

Enfin, comme on songeait à gagner la cuisine. D'autres canots soudain passèrent auprès d'eux, et n'eurent pas le temps de rire. Ils partirent d'une barque voisine. Et « en vint droit au cœur frapper mon amoureux.

Elle ! dans une barque ! Etendue à l'arrière. Elle tenait la barre et passait en chantant ! Il resta consterné, pâle et le cœur battant, Pendant que sa Beauté fuyait sur la rivière.

11 était triste encore à l'heure du dîner! On s'arrêta devant une petite auberge.

Dans un jardin charmant, par des vignes bomi, Ombragé do tilleuls, et qui longeait la berge.

Mais d'autres canotiers étaient déjà venus; Ils lançaient des jurons d'une voix formidable. Et, faisant un grand bruit, ils préparaient la table Qu'ils soulevaient parfois do leurs bras forts et eut

Elle était avec eux st buvait une absinthe ! Il demeura muet. — La drôlesse sourit.

L'appela. — Lui restait stupide. — Elle reprit : •< Vraiment, tu me prenais, nigaud, pour une Sainte ? •

UNE CONQUÊTE

Or, il s'approcha d'elle en tremblant; U d'n«

A »es côtés ; et luème au dessert s'étonna

De l'avoir pu rêver d'une haute famille ;

Car elle était charmante, et gaie, et bonne fill'a;

Elle disait : a Mon singe, » et € mon rat, » et • mon cbat < Lui donnait à manger au bout de sa fourchetta. Ils partirent, le soir, tous les deux en cachetta. Et l'on ne sut jamais dans quel lit il coucha!

Poète au cœur naïf, il cherchait une perle : Trouvant un bijou faux, il le prit et fit bien. J'approuve le bon sens de cet adage ancien : ■ Quand on n'a pas de grives, il faut manger un m«rl9.

NUIT DE NEIGE

' .a grande plaine est blaicho, Immobile et sans vol>. Pas un bru:
t. pas un son ; toute vie est éteinte. Mais on entend parfois,
comme uae muma plainta, Quelque chien sans abri qui hurle aj
coin d'un bois.

Plus de chansons dans l'air, sous nos pieds plus da cliaumM,
L'hiver s'est abattu sur toute Ooraison. Des arbres dépouillé»
dressent à l'horizon Leurs squelettes blanchit ainsi que das
fantômoc.

La lune est large et pâle et semble se hâter.

On dirait qu'elle a froid dan» le grand ciel anstirc.

De son morne regard elle parcourt la terre.

Et, voyant tout désert, s'empresse j nous quitter.

38 N U I T I J E N E U i E

Et froids torabect siiii cous les rayons qu'elle darde. Fantas-
tiques lueurs qu'elle s'en va semant. Et la neige s'éclaire au loin,
sinistremeot. Aux étranges reRcts Uc la clarté blafardo

Oh ! la terrible nuit pour les petits oiseaux ; Un vent glacé fris-
sonne et court par les allées F^ux, n'ayant plus l'asile ombragé
des berceaux. Ne peuvent pas dormir sur leurs pattes gelées.

Dans les sjrands arbres nus que couvre le verglas Ils sont là,
tout tremblants, sans rien qui les protège De leur œil inquiet ils
regardent la neige, Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne vient
pas.

ENVOI D'AMOUR

Accours, petit enfant dont j'adore la mère Qui pour te voir jouer
sur ce banc vient s'assoir, Pâle, avec les cheveux qu'on rêve à sa
Chimère Et qu'on dirait blondis aux étoiles du soir. Viens là, petit
enfant, donne ta lèvre rose. Donne tes grands yeux bleus et tes
cheveux frisés; le leur ferai porter un Tardeau de baisers : y\fin
que, retourné près d'Eue à la nuit close. Quand tes bias sur son
cou viendront se refernir. Elle trouve à ta lèvre et sur ta cheve-
lure Quelque chose d'ardent ainsi qu'une brûlure ! Quoique chose
de doux comme un besoin d'aimert

ENVOI D AMOUK

Alors elle dira, ftissonnante et troublée

l'ar cet appel d'amour dont son cœur se ilcfend,

Vrenant tous mes baisers sur ta tête bouclée :

— « Ou'est-co que \e sens donc au front de mon cnlaat :

AU BORD DE L'EAU

AU BORD DE L'EAU

Cn lourd soleil tombait d'aplomb tux It Isc^t; Les canards en-
gourdis s'endormaient dans i« rase, £t l'air brûlait si fort qu'on
s'attendait à voir Les arbres s'enflammer du sommet à la b&so.

4^ auborddel'eau

J'étais couché sur l'herbe auprès du vieux batoao

Où des femmes lavaient leur liriija. Des eaux grasse».

Des bulles de savon qui se crevaient bientôt
 S'en allaient au courant, laissant de longues tracei.
 Et je m'assoupissais lorsque je vis venir.
 Sous la grande lumière et la chaleur torridiS,.
 Une fille marchant d'un pas ferme e', rapiJe,
 Avec ses bras levés en l'air, pour maintenir
 Un fort paquet de linge au-dessus de sa tête.
 La hanche large avec la taille mince, faite
 Ainsi qu'Une Vénus de marbre, elle avançait
 Très droite, et sur ses reins, un peu, se balançait
 Je la suivis, prenant l'étroit passerelle
 Jusqu'au seuil du lavoir, où i'antraî derrière oùa

Elle choisit sa place, et dans un baquet d'eau. D'un geste
 souple et fort, abattit son fardeau. Elle avait tout au plus la toi-
 lette permise ; Elle lavait son linge ; et chaque mouvement Des
 bras et de la hanche accusait netteractt. Sous le jupon collant et
 la mince chemise. Les rondeurs do la croupe et les rondeurs des
 scia*. Elle travaillait dur; puis, quand elle était lasse. Elle élevait
 les bras, et. superbe de gr.ice, Tend::it fon corps flexible en ren-
 versant ses rein». Mais le puissant soleil faisait craquer les
 planches ^ Le bateau s'entr'ouvrait corama aa>\r respirer.

Les femmes haletaient; on voyait sous leurs manchw La moi-
teur do leurs bras par place transpirer. Une rou-eur montait à sa
gorge sanguine. ILUe fixa sur moi son regard effronté.

Dégrafa sa chemise : et sa ronde poitrine Surgit, double et lui-
sante, en pleine liboité. Écartée aux sommets ot d'une ampleur
soli.'a. Elle battait alors son linge, et chaque coup, Agitait par
moment d'un soubresaut rapide Les roses fleurs de chair qui se
dressent au bout. Un L.r chaud me frappait, ccomme un souffle de
forgo A c'.iacun des st.'ipirs qui soulevaient sa gorge. Les coujis
de son b.-itl nr me tonibaiint sur le iceu: Elle me regardait d'un
air un peu moqueur ; J'approchai, l'oeil tendu sur sa poitrine hu-
raida De gouttes d'eau, si blanche et tentante au baiser. Elle eut
pitié de moi, me voyant très tim'ie. M'aborda la première et se
mit à causer. Comme des sons perdus m'arrivaient ses parole». Je
ne l'entendais pas. tant je la regardais. Par sa robe entr'ou-
verte. au loin, je me perdais. Devinant les dessous et brûlé d'ar-
deurs folles ; Puis, comme elle partait, elle me dit tout bas De me
trouver le soir au bout de la prairie.

Tout ce Qui m'emplissait s'éloigna sur ses pat; Mon passé dis-
parut ainsi qu'une eau tarie I

^S auborodri-'eau

Pourtant j"ctai» joyeux, car eo moi j'entendfti» Les ivresses
chanter avec leur voix sonore. Vers le ciol obscurci toujours je re-
gardais, Et la nuit qui tombait me semblait une aururci

Elle était l.i première au Uet du rendez-vous. 7'accourus au-
près d'elle et me mis à genoux.

Kt prcimenant mes mains tout autour de sa tailla Je l'attirais. Mais elle, aussitôt, se leva. Et par les prés baignés de lune se sauva. Enfin ie l'atteignis, car dans une broussaille Qu'elle ne voyait point son pied fut arrêté. Alors, fermant mes bras sur sa hanche arrondie, .auprès d'un arbre, au bord de l'eau, je l'emportai.

,o AU BORD DE L EAU

Llo. que j'avais vue irapudiquo et hardie. Était pâle et troublée et pleurait lentement, ToDdis que je sentais comme un enivrement Qo force u il montait de sa faiblesse émue.

Que» est djcc et d'où vient ca fcr:r.ent qui remue Les entrailles dp l'homme à l'heure de l'amour ?

La lune illuminait les champs comme en plein jour. Grouillant dans les roseaux, la bruyante peuplade Des KrenouiliCS faisait un grand charivari. Une caille très loin jetait son double cri , Et. comme préludant à quoique sérénade, Des oise.Tux réveillés commençaient leurs chnnsoni le vent me paraissait chargé d'amours lointaines, Alourdi de baisers, plein dos chaudes haleines (Jue l'on entend venir avec de longs frissons. Et r^ui passent roulant des ardeurs d'incendio* Un rut puissant tombait des bnses attiédies. Kt je pensai : € Cumbien. sous le ciel in&ni, l'ar cette douce nuit d'été, combien nous sommes <Ju'un.' angoisse soulève et que l'instinct unit l'armi les animaux comme parmi les hommes: r Et moi) agirais voulu, seul, être tous ceux-ia i

Je pns ot je baisai ses doigts ; elle trembla.

Ses mains fraîches sentaient une odeur de lavande

A!T BORD DE L EAU

Et de thym, dont son linge était tout cni!j;i.uraô.
Sous ma bouche ses seins avaient un goût d'amix-.Oa
Coinnio un laurier sauvage ou le lai c parfumé
Cu'on boit dans la nioataijne aux mamelles des cbèn
LUc se débattait; mais je trouvai ses lèvres 1
Ce fut un baiser long comme une éternité
Qui tendit nos deux corps dans l'immobilité.
Elle se renversa, râlant sous ma caresse ;
Sa poitrine oppressée et dure de tendresse,
lialetait fortement avec de longs sanglots.
Sa joue était brûlante et ses yeux demi-clos ;
Et nos bouches, nos sens, nos soupirs se mêlèrent.
Puis, dans la nuit tranquille où la campagne dort.
Un cri d'amour monta, si terrible et si fort
Que des oiseaux dans 1 ombre effares s'envolèreni.
Les grenouilles, la -raille, et les bruits et les voii
Se lurent; un silence énorme empiit l'espace.
Soudain, jetant aux vents sa lugubre menace,
1res loin derrière nous un chien hurla trois ICI*.

Mais quand le jour parut, comme elle était reslep. Elle s'enfuit. J errai dans les champs au hasard. La scnleiir de sa peau me han-tait; son regard Iil'attachait conijne une ancre au fond du cœur jcicc Ainsi que deux formats rivés aux mêmes lers, Ua lien nous tenait, l'affinité des chairi.

Pendant cinq unis ontiers, chaque soir, sur la u\i

Plein, d'un emportement qui jamais nj faiblit,

J'ai caressé sur l'herbe ainsi que dans un Ut

Cette fiUc superbe, ignorante et lascive.

Et le matin, mordus encor du souvenir,

Quoique tout alanguis des baisers de ia veille.

Dés l'heure où, dans la plaine, un chant d'o-scau s'cveillo.

Nous trouvions que la nuit tardait bien à venir.

Quelquefois, oubliant que ie jour dût éclore.

Nous noua laissions surprendre umbrassés par l'aurori».

Vite, nous revenions le long des clairs chem;r«r.

AU BORD DE l'eAU ')3

Mes deux yeux dans ses yeux, ses doux mains dans mes mains je voyais salluracr des lueurs dans les haies, Des troncs d'arbre soudain rougir comme des plaies. Sans songer qu'un soleil se levait quelque part; Et je croyais, sentant mon front baigne de lla-rames, Que toutes ces clartés tombaient do son regard. Elle allait au lavoir avec les autres femmes ; le la suivais, rempli d'attente et de désir, La regarder sans fin était mon seul plaisir; Et je restais

debout dans la même posture. Muré dans mon amour comme en une prison Les lignes de son corps fermaient mon horizon . Mon espoir se bornait aux nœuds de sa ceinture. Je demeurais près d'elle, épiant le moment Où quelque autre attirait la gaité toujours prcte ; Je me penchais bien vite, elle tournait la tête. Nos bouches se touchaient, puis fuyaient brusquement Parfois elle sortait en m'appolaiit d'un signe ; J'allais la retrouver dans quelque champ de vigne Ou sous quelque buisson qui nous cachait aux yeux. Nous regardions s'aimer les bêtes accouplées, Quatre ailes qui portaient deux papillons joyo.ix. Un double insecte noir qui passait les allées. Grave, elle ramassait ces petits amoureux Et les baisait. Souvent des oiseaux sur nos tctei Se bequetaient sans peur; et les couples dos bêtes Ne nous redoutaient point, car nous faisions comme eux

<j4 au bord de l eau

Puis, le cœur tout plein d'elle, à cette heure tard'vra

Où j'attendais, guettant les détours de la rive.

Quand elle apparaissait sous les hauts peupliers.

Le désir allumé dans sa prunelle brune,

Sa jupe balayant tous les rayons de Lune

Couches entre chaque arbre au travers des sentiers.

Je songeais à l'amour de ces filles bibliques,

Si belles qu'en ces temps lointains on a pu voir,

Eperdus et suivant leurs formes impudiques,

^ -îs anges qui passaient dans les ombres du f^ir.

Un jour que le patron dormait (levant la porte.
Vers midi, le lavoir se trouva dépeuplé.
Le sol brûlant fumait comme un bœuf essoufflé
Qui peine en plein soleil ; mais je trouvais moins forte
Cette chaleur du ciel que celle de mes sens.
Aucun bruit ne venait que des lambeaux de chants
Et des rires d'ivrogne, au loin, sortaient des bouges.
Puis la chute parfois de quelque goutte d'eau
Tombant on ne sait d'où, "lueur du vieux bateau.
Or, les lèvres brillaient comme des charbons rouges

c6 AU BORD DE L'EAU

D'où jaillirent soudain des crises de baises».
Ainsi que d'un brasier partent des étincelles».
Jusqu'à l'affaiblissement de nos corps brisés.
On n'entendait plus rien hormis les sauterelles
Ce peuple du soleil aux éternels cris-cris
Crépitant comme un feu parmi les prés flétris»
Et nous nous regardions, étonnés, immobiles.
Si pâles tous les deux que nous nous faisons peur.
Lisant aux traits creusés, noirs, sous nos yeux fébriles,

Que nous étions frappés do l'amour dont on meurt.

Et que par tous nos sens s'écoulait notre vie.

Nous nous sommes quittés en nous disant tout bas Qu'au bord de l'eau, le soir, nous ne viendrions pat.

Mais, à l'heure ordinaire, une invincible envie Me prit d'aller tout seul à l'arbre accoutumé Rêver aux voluptés de ce corps tant aimé. Promener mon esprit par toutes nos caresses. Me coucher sur cette herbe et sur son souvenir. Quand j'approchai, grisé des anciennes ivresses Elle était là, debout, me regardant venir.

Depuis lors, envahis par une fièvre étrange. Nous hâtons sans répit cet amour qui nous mangait. Hien que la mort nous pague, un besoin plus puissant Nous travaille et nous force à mêler notre sang.

AU BORD DE l'eAU ^7

ÎJos ardeurs ne sont point prudentes ni peureuses' L'effroi ne trouble pas nos regards embrasés ; Nous mourons l'un par l'autre ; et nos poitrines creuses Changent nos jours futurs contre autant de baisers. Nous ne parlons jamais. Auprès de cette femme Il n'est qu'un cri d'amour, celui du cerf qui brame. Ma peau garde sans fin le frisson de sa peau Qui m'emplit d'un désir toujours âpre et nouveau; Et si ma bouche a soif, ce n'est que de sa bouche ! Mon ardeur s'exaspère et ma force s'abat Dans cet accouplement mortel comme un combat. Le gazon est brûlé qui nous servait de couche ; Et, désignant l'endroit du retour continu, La marque de nos corps est entrée au sol nu. <^uclque matin, sous l'herbe où nous nous rencontrâmes, On nous ramassera tous deux au bord do l'eau. Nous serons rapportés au fond d'un lourd

bateau, Nous embrassant encore aux secousses des rames. Puis, on nous jettera dans quelque trou caclié. Comme on fait aux gens morts en état de péché.

Mais alors, s'il est vrai que les ombres reviennent, Nous reviendrons, le soir, sous les hauts peupliers; Et les gens du pays, qui longtemps se souviennent, En nous voyant passer, l'un à l'autre liés, Diront, en se signant, et l'esprit en prière . « Voilà le mort d'amour avec sa lavandière •

LES OIES SAUVAGES

Voilà qu'à rhorizan s'élève une clameur ; hUo approche, elle vient, c'est la tribu des oiet Ainsi qu'un trait lancé, toutes, le cou tendu, Allant toujours plus vito en leur vol éperdu, rassent, fouettant .i v^nt -io leur aile sifUaut».

Le guide qui conduit ces pèlerins des aln Delà les océans, les bois et les déserts. Comme pour exciter leur allure trop Icuto, 1>8 moment eu moment jette son cri perçant.

Comme un double ruban la caravane ondol». Bruit étrangement, et par le ciel déploie Son ^ranJ triangle ailé qui va s'élargissani.

Mais leurs frères captifs répandus dans la pluia» Engourdis par le froid, cheminent i;ravement. Un enfant en haillons en sifflant les promcac, Comme de lourds vaisseaux balancés Icntciucat. < Us entendent le c <1 de la tribu qui passe. Us érigent leur tétô ; et regardant s'enfuir Les libres voyageurs au travers de l'cs-paco, >^s captifs tout à coup se lèvent pour partir. lis agitent en

v.iiin leurs ailes impuissantes. Et, dressés sur leurs pieds, se:itcnt
confusément, A cet appel errant, se lever grandissante» La liberté
première au foad du coeur doinK^l,

LES OIEà S/-'JVAGH«

La lie\ re 'ie : espace et des ::èdes nvaçs».

Ducs ies champs p.eias de nc;^e ils courent eîîirés.

tt jetant par le ciel des cris désespérés

I^s répondent longtemps à leurs treres sauvages.

DECOUVERTE

J'étais enfant. J'aimais les grands combats. Les Chevaliers et leur
pesante armure.

Et tous les preux qui tombèrent là-bas Pour racheter la Sainte
Sépulture.

L'Anglais Richard faisait battre mon cœur Et je l'aimais,
quand après ses conquête» Il revenait, et que son bras vainqueur
A«^ 't coupé tout un collier de têtée.

^8 PÉCOUVEKTE

P'nne Beauté je prenais les couleur»

Une baguette était mon cimeterre , Puis je partais à la guerre
des fleurs Et des bourgeons dont je jccchais la terre.

Je posséda.» au vent libre des cicuz

Un banc de mousse où s'élevait mon trône.

Je méprisais les rois ambitieux.

Les rameaux verts j'avais fait ma couronne.

J'étais heureux et ravi. Mais un jour

Je vis venir une jeune compagne.

J'offris mon cœur, mon royaume et ma cour,

Et les châteaux que j'avais en Espagne.

Elle s'assit sous les marronniers verts ; Or je crus voir tant je
la trouvais belle, Dans ses yeux bleus comme un autre uni von. Et
je restai tout socgeur auprès d'eli*.

OcéOUVERTR (<f

Pourquoi laisser mon rêve et ma gal'té En regardant cette
fillette blonde ?

Pourquoi Colomb fut-il si tourmenté Quand, dans la brume, il
entrevit un moa>la I

L'oiseleur Amour se promène Lorsque les coteaux sont fleuris.

Fouillant les buissons et la plain Et chaque soir sa cage est
pleint Des petits oiseaux qu'il a pris.

Il s'embusque au coio J'uo bat*.

Se couche aux berges des rulssea'^s.

Glisse en rampant sous la futaie.

De crainte que son pied n'effrale Les rapides petits oiseaux.

Sous le muguet et la pervenche L'enfant rusé cache ses rets.

Ou bien sous l'aubépine blanche Où tombent, comme une avalanche, Linots, pinsons, chardonneret».

Parfois d'une souple baguette D'osier vert ou de romarin Il fait un piège, et puis il guette Les petits oiseaux en goguette Qui viennent becqueter son gralo.

Étourdi, joyeux et rapide.

Bientôt approche un oiselet :

Il regarde d'un air candide, S'enhardit, goûte au grain perfide.

Et se prend la patte au filet.

Et l'oiseleur Amour l'emmène Loin des coteaux frais et fleuris.

Loin des buissons et de la plaice.

Et chaque soir sa cage est pleine Des petits oiseaux qu'il a pris.

L'ÂIEUL

L'ÂTEUL

L'âieul mourait froid et rigide.

Il avait quatre-vingt-dix ans.

La blancheur de son front livide Semblait blanche sur ses draps blancs Il entr'ouvrit son grand œil pale, Et puis il parla d'une voix

L ATFUL

Lointaine et vague comme un rôle, Ou comme un souffle au
fond des bon.

list-ce un souvenir, est-ce un rêve ?

Aux clairs matins do ^rand soleil L'arbre fenuontait sous la
sève, Mon cœur battait d'un sang vermeil Est-ce un souvenir, est-
ce un rêve   Comme la vie est douce et brève !

Je me souviens, je rac souviens Des jours passés, des jours an-
cicni t J'étais jeune ! je me souviens !

Est-ce un souvenir, est-ce un rêve ? L'onde sent un frisson
courir A toute brise qui s'élève ; Mon sein tremblait   tout désir.

Est-ce un souvenir, est-ce un rêve.

Ce souffle ardent qui nous soulève ?

Je me souviens, je me souviens!

Force et jeunesse !   joyeux biens !

L'amour ! l'amour ! jo me souvien» (

Est-ce un souvenir, est-ce un rêve T Ma poitrine est pleine du
bruit Que font les vagues sur la grève.

Ma uensee h siste et me fuiW

L AIE 'ci.

Est-ce un souvenir, est-c-»» un rêva Que je commence ou que
j'atli ve ?

Je me souviens, je me souviens !

On va in'étendre près des miens ; La mort ! la mort ! je me souvient !

• .e rêve pour les uns sciait d'avoir ilcs n-lcs. De monter dans l'espace en poussant de grands cri«. De prendre entre leurs doigts les souples liirondellcs Et de se perdre, au soir, dans les ci-cux assoni' ris.

D'autrçs voudraient pouvoir écraser des poitrines En refermant dessus leurs deux bras écartes ; Et, sans ployer des reins, les prenant aux narines^ Arrêter d'un seul coup les cl'.cvaux emportés.

Mol, ce que j'aimerais, c'est la beauté chamelle Je voudrais être^beau comme les anciens dieux, Et qu'il restrit aux c<£urs une flamme éternelle Au lointain souvenir de mon corps radieux.

Je voudrais que pour moi nulle ne restât sage ; Choisir l'une aujourd'hui, prendre l'autre demain . Car j'aimerais cueillir l'amour sur mon passajje. Comme on cueille des fruits en éten-dant la raain.

lia ont, en y mordant, des saveurs différentes ;

Ces arômes divers nous les rendent plus doux.

J'aimerais promener mes caresses errantes

De» fronts an cheveux noirs aux fronts en cheveux roui

J'adorerais surtout les rencontres des rues. Ces ardeurs de la chair que déchaîne un regard. Les conquêtes d'une heure aussitôt disparues, Les baisers échangés au seul gré du hasard.

Je voudrais au matin voir s'éveiller la bruns Qui vous tient
étranglé dans l'étau de ses bras; Et la soir, écouter le mot quo dit
tout bas La blcode dont le ftont s'ii^en'.ù au clair de luns.

l'ai», sans un trouble au cœur, sans un regret mordant. Partir
d'un pied léser vers une a-itre chimère. — Il faut dans cet fruits-là
ce mettre que la dent : On trouverait au (und une saveur amers.

LA DERNIÈRE ESCAPADE

LA DERNIERE ESCAPADE

Un grand château bleu vieux aux .->._•« trJs élevé» Les
marches du perron tremblent, et l'herbe pou»»», S'élançant
loc^^ue ot droite aux fentes des pave» Que le temps a verdiss
d'une lèpre de mousse. Sur les côtés deux tours. L'une, en cha-
peau pointa. S'amincit dans les airs. L'autre est décapitée.

LA DERNIÈRE ESCAPADE

Sa tête fut, un soir, par le vent emportée ; Mois un lierre,
grimpé jusqu'au faite abattu. S'ébouriffe au-dessus comme une
chsvclure ; Tandis que, s'infiltrant dans le flanc de la tour. L'eau
du ciel, acharnée et creusant chaque jour. L'entrouvrit jusqu'en
bas d'une immense fêlure. Un arbre, poussé là, grandit au creux,
des mur». Laissant voir vaguement de vieux salons obscurs.
Chaque fenêtre est morne ainsi qu'un regard vide. Tout ce lourd
bâtiment caduc, noirci, fané. Que la lézarde marque au front
comme une rido. Dont s'émiette le pied, de salpêtre mine. Dont
le toit montre au ciel ses tuiles ravagéet. A l'aspect désolé des
choses négligée».

Tout autour un grand parc sombre et profond s'étend ; Il dort
sous le soleil qui monte ; et l'on entend. Par moments, y passer
des rumeurs de feuillages. Comme les bruits calmés des vagues
sur les plages, où l'eau la mer resplendit au loin sous le ciel bleu.
Les arbres ont poussé des branches si mêlée»

Que le soleil, jetant son averse de feu,

Ne pénètre jamais la noirceur des allées.

Les arbustes sont morts sous ces géants toutus ;

Et la voûte a grandi comme une cathédrale ;

Il y flotte une odeur antique et sépulcrale.

L'humidité des lieux où l'homme ne vient plus.

I. LA DERNIÈRE ESCAPADE

Mais « sur les hauts degrés du porron qui dominant

Les longs gazons qu'au loin de grands arbres terminent.

Des valets ont paru, soutenant par les bras

Deux vieillards très courbés qui vont à petits pas ».

Ils traînent lentement sur les marches verdies

Les hésitations de leurs jambes roidies,

Et tâtent le chemin du bout de leur bâton.

Très vieux, — l'homme et la femme, — et branlant du menton

Us ont le front si lourd et la peau si fanée. Qu'on ne devine pas
quel pouvoir enfonça Aux moelles de leurs os cette vie obstinée.

Affaissés dan» leurs grands fauteuils on les laissa,

rués en deux, tremblant des mains et de la tête.

Ils ont baissé leur» yeux que la vieillesse hébète.

Et regardent tout près, par terre, fixement.

Il» n'ont plu» de pensée. Un long tremblement

Semble »eul habiter cette décrépitude.

Et s'ils ne sont pas morts, c'est par longue habitude

De Tivre à deux, tout près l'ua do l'autre toujours.

Car ils n'out plus parle depuis beaucoup <in louim.

^^ais un souffle de feu sur la plaine s'cl^v*.

Les arbres dans leurs flancs ont des frissons de sè»».

Car sur leurs fronts troublés le soleil va passer.

Partout la chaleur monte ainsi qu'une marp« ;

Kt, sur chaque prairie, une foule dorée

De jaunçD papillons flotte et semble danse.

Kpanouie, au loin, la campagne grésille,

C'est un biuit continu qui remplit l'horizon.

Car affolé dans les profondeurs du gazon,

Le peuple assourdissant des criquets s'éco-«."ic.

Cnp fièvre de vie enflammée a couru.

Et rajeuni, tout blanc der.» la chaude lumière.

LA DERNIERS ESCAPADE 9

Ainsi qu'aux premiers jours d'un passe disparu, ' Le vieux château reprend sot sourire de pierre.

Alors les deux vieillards s'animent peu à peu ; Ils clignent des yeux ; et, dans ce bain de feu, .ues membres desséchés lentement se détendent. Leurs poumons refroidis aspirent du soleil ; Et leurs esprits, confus comme après un réveil, S'étonnent vaguement des rumeurs qu'ils entendent. Ils se dressent, pesant des mains sur leur bâton. L'homme se tourne un peu vers sun antique amie, La rCiïardc un instant et dit : — « U fuit bien bon. • Elle, levant sa tête encor tout endormie. Et parcourant de l'œil les horizons connus. Lui repor»^ : « Oui, voilà les beaux jours revenus. • Et leur voix est pai cille au bêlement des chèvres. Des gaîtés de printemps rident leurs vieilles lèvres » Ils sont troublés, car les senteurs au bois zouvcau Les traversent parfois d'une brusque secousse. Ainsi iju u& viu nup lort niontauC a leur cerveau. Us balancent leurs fronts d'une façon très douce. Et retrouvent dans l'air des souffles d'autrefois. Lui, tout à coup, avec des sanglots dans la voix : — € C'était un jour pareil que vous êtes venue • Au premier rendez-vo':», dans la grande avenue. • Puis ils n'ont plus rien 'l;t, mais leurs pensera amcit Remontaient aux lointains souvenirs du jeune .ige. Ainsi que Jeux vaissctux, ayant pusse les mers,

LA X>ERNIÈRE ESCAPAPF.

S'en retournent toujours par lo même sillage.

Il reprit : — • C'est bien loin, cela ne revieat fwis

« Et notre b:iuc de pierre, au fond du parc, — là-bas" «.

La femme eut un sursaut comme d'un trait blessé© :

— « Allons le voir. » — dit-elle ; et, la gorge oppressée,

Tous deux se scut levés soudain d'un même effort '.

Couple prodigieux tant il est grêle et pâle.

Lui, dans un vieil habit de chasse à boutons d'oi.

Elle, sous les dessias étranges d'un vieux châli' '.

Ils guettèrent, ayant gran'i'neurd'ftt'-e aperçu» . Kt puis, voûtes, avec les dos rond des bossus. Humbles d'être si vieux quand tout semblait revivre. Ainsi que des enfants ils se prirent la main. Et partirent, barrant la largeur du Chemin. Car chacun oscillait un peu, comme un horamo ivre, Heurtait l'autre d'un coup d'épaule quelquesCois. I Promenait en zigzags leur douteux équilibre. Leurs bâtons supportant chaque bras resté libre Trot-taient à leur» côtés comme deux pieds de b«l3.

ç8 LA DERNIERE ESCAPADE

Mais, î'.-*rrêU en arrêts, daos leur course cssau(&â6|

Ils gagièrent le oarc et puis la grande allée.

Leur passe, se levait et marchait devant eux;

Et sur la terre humide ils croyaient voir, par places,

L'empreinte fraîche encor de leurs pieds amoureux ;
 Comme bi les chemins avaient c^ardé leurs traces,
 Attendant chaque jour le couple habituel.
 Us allaient, tout chétifs, près des arbres énormes,
 Perdus sous la hauteur des chênes et des ormes
 Qui versaient autour d'eux un soir perpétuel
 t,t comme un livre ancien dont on tourne la page •
 » C'est ici. » disa.t Tun. L'autre disait : « C'est là.
 « La place où je baisai vos doigts '1 — Oui, la voilà. •
 • Vos lèvres? » — « Oui! c'est elle! » Et leur pèlerinage
 De baisers en baisers sur 1:\ bouche ou sur les. doigts.
 Continuait ainsi qu'an chemin de la croix.
 Ils débordaient tous deux d'allégresses passées.
 Élan< < je pread le cœur vers les bonheurs finis,
 En songeant que jadis, les tailles enlacées,
 Les yeux parlant au fond des yeux, les doigts unis
 M^ievs, le sem troublé de lèvres inconnues,
 Us avaient parcouru les uciaes avenues.
 Le banc ".w «tendait, moussu, vieilli comme eux.
 « C'est lui ; .) dit-U. . C'est lui! . reprit-elle. Ils s'assirent

Et sous les chauds reflets des souvenir» heureux
 Les profondes noirceurs des arbres s'éclaircissent.
 Mais voilà que dans l'herbe ils virent s'approche»
 Va crapaud centenaire aux formes empâtées.
 Il imitait, avec ses pattes écartées.
 Des mouvements d'enfant qui ne sait pas marcher
 Un sanglot convulsif. Il leur leur haleines ;
 Lui ! le premier témoin de leurs amours lointains^

100 LA DERNIÈRE ESCAPADE

Qui venait chaque soir écouter leurs serments ? ». lit seul il reconnut ces reliques d'amants : Car uâtant sa démarque épaisse et patiente. Gonflant son ventre, avec ses yeux attendris, Contre les pieds tremblants des amoureux Ilêtrli 11 traîna lentement sa grosseur confiante. Ils pleuraient. — Mais soudain un petit chant doiseai» Partit des profondeurs au bois. C'était le même Qu'ils avaient entendu quatre-vingts ans plus tôt ! Et dans l'effarement d'un délire suprême. Du fond des jours finis devant eux accourut, Par bonds, comme un torrent qui va, sans cesse accru. Toute leur vie, avec ses bonheurs, ses ivresses. Et ses nuits sans repos de fougueuses caresses. Et ses réveils à deux si doux, las et brisés. Et puis, le soir, courant sous les ombres flottantes. Les senteurs des forêts aux sèves excitantes Qui prolongent sans fin la lenteur des baisers!...

âtais comme ils s'imprégnaient de tendresse, l'auée S'ouvrit, laissant passer une brise affolée ; Et, parrumé, frappant leur

cœur, comme autrefois. Ce souiue, qui portait la jeunesse des bois. Réveilla dans leur sang le frisson mort des germe».

Ua ont senti, brûlés de chaleurs d'épidermes, Tout leur corps tressaillir et leurs mains se presjir Et se sont regardés comme pour s'embrasser !

I.A DERNIÈRE ESCAPADE

Mais au lieu des fronts clairs et des jeunes visase» Apparus à travers l'éloignement des âges, Et qui les emplissaient de ces désirs éteints. L'une tout contre l'autre, étaient deux vieilles face» Se souriant avec de hideuses grimaces ! Ils fermèrent les yeux^, tout défaillants, éteint» D'une terreur rapide et formidable conuna L'angoisse de la mort!...

— Il Allons-nous-en ! » dit ITiumma.

Mais ils ne purent pas se lever ; incrustés Dans la rigidité du banc, épouvantés D'être si loin, étant si vieux et si débiles. Et leurs corps demeuraient tellement immobiles Qu'ils semblaient ccvcnus des gens do pierre. Et puis Tous deux, soudain, d'un grand élan, se sont enfuis. Ils geignaient de détresse, et sur leur dos la voûte Versait comme une pluie un froid lourd goutte à goutte. Us suffoquaient, frappés par des souffles glacés. Des courants d'air de cave et des odeurs moisles <^ui germaient là-dessous depuis cent ans passes. Et sur leurs cœurs, laraeau pesanc, leurs poésiej Mortes alourdissaient leurs efforts ronvulsif», Et faisaieut trebutlier leurs pas loats et i>oussil ~.

__;> feiini(» s'ibittit comme un ressort qui casse.

Lui, resté sans comprendre et l'attendit, debout.
Inquiet, la croyant seulement un peu lasse.
Car sa robe tremblait toujours. Puis tout à coup
L'épouvante lui vint ainsi qu'une bourrasque.
Il se pencha, lui prit les bras, et d'un effort
Terrible, il la leva, quoiqu'il fût très peu fort.
74 ans tout son pauvre corps pendait, sinistre et flasque,
Il vit quelle étouffait et qu'elle allait mourir ;

I. A DERNIER ESCAFAU

Et pour chercher de l'aide il se mit à courir
Avec de petits bonds effrayants et grotesques ;
Décrivant, sans la main qu'il servait d'appui.
Au galop saccadé par son bâton conduit,
Des chemins compliqués comme des arabesques.
Son souffle était rapide et dur comme une toux.
Mais il sentit fléchir sa jambe vacillante.
Si molle qu'il semblait danser sur ses genoux.
Il heurtait aux troncs noirs sa course sautillante.

Et les arbres jouaient avec lui, le poussant.

Le rejetant de l'un à l'autre, et paraissant

Samuseï lâchement avec cette agonie.

Il comprit que la lutte horrible était liiiiie :

Et, comme un naufragé qui se noie, il jeia

Un petit cri plaintif en tombant sur la lace.

Faible gémissment qu'aucun vent n'emporta !

Il entendit encor, q^uelque part dans l'espace,

Les longs croassements lugubres d'un corbeau

Mêlés aux sons lointains d'une cloche cassée.

Et puis tout bruit cessa. I-'ombre épaisse et glace»

S'^VP^S'^^^'^ '>'! 6UX, lourde cummc un toicLiCiiw.

'Is restaient là. Le jour s'éteignit. Les ténèbres

Emi-'iront tout le ciel de leurs houles funèbres.

Us 1 étaient là, roulés comme deux petits tas

De feuilles, grelottant leurs fièvres achamccs,

Si vagues dans la nuit qu'on ne les trouve pas.

Ils formaient un obstacle aux bêtes ctonnccs

En barrant le sentier tracé de chaque soir.

Les unes s'arrêtaient, timides, pour les voir ;

D'autres les parcouraient ainsi que des épaves.

Des limaces rampaient sur eux, traînaient leurs baves.

LA DERNIÈRE ESCAPADE

Dos ins&ctcs fouillaient les replis de leurs corps, Et d'au<ns s'installaient dessus, les croyant morts.

Mais un frisson bientôt courut par les allée». Une averse entr'ouvrit les feuilles flagellées, Ruisselante et claquant sur le sol avec bruit. Et sur les deux vieillards qui gelottaient encore. La pluie, en flots épais, tomba toute la nuit.

Puis, lorsque reparut la clarté de l'aurore. Sous régout persistant des hauts feuillages vertt On ramassa, tout froids en leurs habits humides, Deux petits corps sans vie, effrayants et rigides Ainsi que les noyés qu'on trouve au fond des mers.

fr^ -■

A SEIZE >MS

La terre souriait au ciel bleu. L'herle vert«

De gouttes de rosée était encor couverte.

Tout chantait par le monde ainsi que dans mon cœur.

Caché dans un buisson, quelque merle moqueur

Sifflait. — Me rallait-n? — Moi, je n'y songeais guet*

Nos parents querellaient, car ils étaient en guerre

Du matin jusqu'au soir, je ne sais plus pourquoi.
Elle cueillait des fleurs, et marchait près de moi.
Je gravis une pente et m'assis sur la mousse
A ses pieds. Devant nous une colline rousse
Fuyait ^{So113} le soleil jusqu'à l'horizon.
Elle dit : " — Voyez donc ce monde, et ce ^-azon
« Jauni, cette ravine au vuyaijeir rebelle! »
Pour moi je ne vis rien, sinon qu'elle était bête.
Alors elle chanta. — Comme j'aimais sa voix»!
Il fallut revenir et traverser le bois.
Un jeune orme tombe bairrit toute la route;
J'accourus ; je le tins on l'air comme une voûte.
Et, le front couronné du liège verdoyant,
La belle enfant passa sous l'arbre en souriant.
Nous nous sentîmes côte à côte, et timides,
Nous regardions nos pieds et les herbes humides
Les champs autour de nous étaient silencieux.
Parfois, sans me parler, elle levait les yeux ;
Alors il me semblait que me trompe peut-être)
Que dans nos cœurs nos regards faisaient naître

Çeaucoiip d'autres penses, et qu'ils causaient tout bus

Uien mieux que nous, disant ce que nous n'osions p,i»

SOMMATION

Qu'il pouvait demeurer debout entre nous deux, Que nous nous aimerions au-dessus de sa tête.

Et puis, qnc m'impoitait d'ailleurs! Mais aujourd'hui Il vous vient à l'esprit je ne sais quel caprice. Vous parlez de serments, devoirs et sacrifice tt remords éternels !... Et tout cela pour lui ?

Y songez-vous, madame? Et vous croyez-vous née. Vous, jeune, belle, avec le cœur gonflé d'espoir, Pour vivre chaque jour et dormir chaque soir Auprès de ce magot qui vous a profanée?

Quoi ! Pourriez-vous avoir un instant de remonU ? Est-ce qu'on peut tromper cet avorton bonasse. Eunuque, je suppose, et d'esprit et de corp*. Qui m'étonnerait bien s'il laissait de sa race.

Regardez-le, mad.ime. il a les yeus percés Comme deux petits trous dans un muid de résine. Ses membres sont trop courts et semblent mai poussé». Et son ventre étonnant, où sombre sa poitnne.

En toute oi casion doit le gêner beaucoup. Quand il dîne, il suspend sa serviette à son cou Pour ne point maculer son plas-tron de chemiso Qu'il a d'ailleurs poivré de tab.ic, car ii on**..

U«c fuis au s.ilun il s'assied à l'ècirt.

Tout seul dans un coin noir, ou bien s'en va, «ans morg".

A la cuisine auprès du fourneau bien chaud, car

Il sait qu'en dormant il ronfle comme un orignal.

Il fait des jeux de mots avec sérénité : V'ous appelle : « ma chatte » et, • raa cocotte aimable Et veut, pour toute gloire et toute renommée. Etre en leurs diltorens, des voisins consulté.

On dit partout de lui que c'est un bien brave homme; Il a de l'ordre, il est soigneux, sage, économe, S'il est elle la serrante et lui prend le mollet, Mais ne va pas plus haut... Elle le trouve Vaid.

Il cache la bougie et tient compte du sucre, Volontiers se mettrait à ravauder ses bas : Et. bien qu'il ait très fort au cœur l'amour du lucre. Il veut» aime plutôt-être aussi. Dans tous les cas

Il s'es vous comprend point plus qu'un inc un poème. Il vit à vos côtés et non pas avec vous. Et si je lui disais soudain que je vous aime, Peut-être serait-il plus flatté que jamais.

Soufflez, gonflez de vent ce gendarme en baudruche Omnesque érotiquement que sur l'amour on joue.

Il6 SOMMATION

Comme on met dans un arbre un r'annequin de bois Dont les oiseaux n'ont peur que la première fois.

Je vous aurai bientôt entre mes bras saisie ; Nous allons l'un vers l'autre irrésistiblement Qu'il reste entre nous deux, ce bon-homme vassie, Nous le ferons crever dans un embrassement ,'

LA

CHANSON DU RAYON DE LUNE

/ -AÊtias-

PAITB r'-iCR UN<i NOT'VBLL»

Sais-tu qui je suis ? — Le Rayon de L'iae <.-iis-tu il'où je vicDs
'.' — Regarde là-haut. Ma iicro est brillanto, et lanuiteat l.i'jne. le
rampe sous l'arbre et glisse sur l'eau ! je lu'ctenUs sur l'herbe et
cours sur la dune • Jv.- jirimpo au mur nuir, au tronc du bouleau.
Cuinme ua niarau.lour qui cherche fortune. Je u ai).iiuais froid ;
jo n'ai jam.iib thjud.

I A CHANSON DU RAYON DE L U ^ f

Je suis si petit nue je passe

Où nul autre ne passerait.

Aux vitres je colle m.i face,

Et j'ai surpris plus d'un secr'^i.

Je me couche de place en place :

Et les bctos lie la forêt.

Les amoureux au pied distrait.

Pour mieux s'aimer suivent m:: trace

Puis, quand je me perds dans l'esp^..*.

Je laisse au cœur un long regret.

Rossignol et fauvette Pour moi chantent au faTi« Des ormes
ou des pins.

J'aime i mettre ma tête Au terrier des lapins ; Lors, quittant sa
retrait*!

Avec des bonds soudain».

Chacun part et se jette A travers les chemins.

Au fond des creux raviif je réveille les daimT Et la biche
inquiète.

Elle évente, muette Le chasseur qui la guett».

LA CRANSON DU RAYON DE LUNH 121

La mort entre les mnins.

Ou les appels lointains Du grand cerf qui s'apprêl»

A^i amours clandestin».

Ma mère soulève T.<^s flots écumeui :

Alors je me lève.

Et sur chaque grève J'agite mes feux.

Puis j'endors la sève P;>r In bois ombreux :

Et ma clarté brève.

Dans les chemins creum.

Parfois semble un glaiva Au passant peureux.

Je donne le rêve Aux esprits ioyeux, Un instant de trêve Aux
cœurs malheureux.

Sais-tu qui je suis ' — Le K.-yoa de Lun», Et suis-tu pourquoi
jo viens de là-haut î Sous les arbres noirs ia nuit était brune : Tu
pouyy» te perdre et glisser dans l'eau

LA CHANSON DU RAYON DE LUNE irrer par lesibois, va-
guer sur la dune. Te heurter, dans l'ombre, au ironc du bouleau.
Je veux te montrer la route opportune ; Et voilà pourquoi je viens
de là-liaut.

FIN D'AMODR

I.e gai soleil chauftait les plaines réveillées. I)os caresses flot-
taient sous les calmes feuiUces. ' Mirant à tout desir son calice
embaumé, Oû. scintillait encor la goutte de rosée, Chaque fleur,
par de beaux insectes courtisée, Laissait boire le suc en sa gorge
enfermé. l)a largos papillons se reposant sur elles Les épuisaient
avec un battement des ailes ; i;t l'on se demandait lequel était vi-
vant. Car la bête avait l'air d'une fleur animée. Des appels de ten-
dresse éclataient dans le vent. Tout, sous la tiède aurore, avait sa
bien-aimée ;

126 FIN d'amour

Et ilrms la brume rose où se Iever.t le? jour»

On entfñilait chanter des couples d'aloueue».

Des étaluris licnuir leurs fcinganles ainoUTS,

Tandis qu'offrant leurs cœurs avec des pirouette* .

Dos petits lapins gris sautaient au coin d'uu'bJiS

Une j'^ic amoureuse, cpanilue et puissante.

Semant j)ar l'horizOD sa fièvre [grandissante.

Pour troubler tous les ca;urs prenait toute» !e* v.-.x.

Et Sous r.nbri de la ramure huspitalièrrt

Des arbres, habités par des peuples moaus.

Par ces êtres pareils à des grains de poussière,

Des foules d'animaux de nos yeux inconnus,

Pour qui les fins bourtjcons sont d'imrcêse.s royaumes,

Mêlaient an jour levant leurs tendresses d'atoiuj*

Deux 'eunes gens suivaient un tranQuille rhcaila Noyé dans
li.-s moissons qui couvraient la campagaî Us ce s'étreignaient
point du bras ou do la maia ; L'bomme ne levait pas les yeux sur
sa compagas. EUe^trî, «"asseyant au revers d'un talus :

K AUei, j'avais bien vu que vous ne m'aimier plui

Il et un geste pour répondre : • — Est-ce ma faute ' Puis 11 s'as-
sit près d'elle. Ils song." » ■.-at, cote i côte.

FIN u'aMOUR

Elle reprit : • Un ;in ' rien qu'un an 1 et vol'.i

i Comment tout cet uraour éternel senvcU •

<; Mon aroe vibre encor de tes douces purolo» !

. J'ai le cœur tout brûlant de tes caresses folies '

. Qui donc fa pu clx.mger du iour au lendemain . '

. Tu m'embrass.iis hier, mon Amour; et ta main,

. Aujourd'hui, Eemble fuir sitôt qu'elle mo touchi;
 . Pourquoi donc n'as-tu plus .le baisera sur la boucho .'
 . Pourquoi? r-j^oadsl. — 11 dit:c— Est-ce que j 9 le sais
 *;;ie mit son retfarJ cLms le sien pour y lire :
 , 'fu ne te souviens plus commo tu m'embrassais.
 c Et comme chaque <;treint<î était un long délire '?' »
 .l se leva, roulant entre ses doigts distraits
 ■-a mince cigarette, et d'une voix lassée :
 t — Non, c'est fini, dit-il, à quoi bon les regret;» '
 € On ne rappelle p.is une chose passée,
 c Et nous n'y pouvons rien, mon amie ! •

— A pas lent* 1» partirent, le front penché, le» l.ras br. liants.
 Kiê avait des sanglots qui lui gonflaient la gorye, Et des larmes
 venaient luire au bord de ses yeui. Il» nrent s'envoler au milieu
 d'un champ d'orge Deux pigeons qui, s'aimant, firent d'un vol
 joyeux. Autour d'eux, sous leurs pieds, dans l'azur sur leur tête.
 'l'Amourétait partout comme une grande fête, 'longtemps le
 couple ailé dans le ciel bleu tourna. Un gar» qui s'en allait au tra-
 vail entonna

iaS FIN DAMOUK

Une chanson qui fit accourir, rouge et tendr» La servante de
 ferme embusquée à l'attendre.

Ils marchaient sans parler. 11 semblait irrité, Et la tiuettait parfois d'un regard de côté ; Ks gagnèrent un bois. Sur l'herbe d'une sente, A travers la verdure encor clair et récente, Des flaques de soleil tombaient devant leurs pas; Ils avançaient dessus et ne les voyaient pas. Mais elle s'affaissa, haletante et sans force, Au pied d'un arbre dont elle ctreignit l'écorceC, Ne pouvant retenir ses sanglots et ses cri».

Il attendit d'abord, immobile et surpris,

Espérant que bientôt elle serait calmée.

Et sa lèvre lançait des filets de fumée

Qu'il regardait monter, se perdre dans l'air pur.

Puis il frappa du pied, et soudain, le front dur:

« — Emissiez, je ne veux ni larmes ni qucreUe. »

« — Laissez-moi souffrir seule, allez-vous-en, » — dit-elle.

fc^t relevant sur lui ses yeux noj'cs de pleurs:

« — Oh ! comme j'avais l'âme éperdue et ravie !

« Mt maintenant elle est si pleine de douleurs!...

• Quand on aime, pourquoi n'est-ce pas pour la vie?

•• l'ourquoi cesser d'aimer'? Moi, je t'aime... Et jamais

« Tu ne m'aimeras plus ainsi que tu m'aimais 1 »

Il dit : « — Je n'y peux rien. La vie est ainsi faite.

« Chaque joie, ici-bas, est toujours incomplète.

FIN D AMOUR ISQ

- Le bonheur n'a qu'un temps. Je ne t'ai point promis

< Que cela durerait jusqu'au bord de la tombe.

< Un amour naît, vieillit comme le reste, et tomba, c Et puis, si tu le veux, nous deviendrons amis ;

- Et nous aurons, après cette dure secousse,

c L'affection des vieux amants, sereine et douce. »

Et pour la relever il la prit par le bras.

Mais elle sanglota : < — Non, tu ne coraprends pas.

Et, se tordant les mains dans une douleur folle.

Elle criait :* — Mon Dieu !mon Dieu! >— Lui, sans paroi*,

La regardait. Il dit : < — Tunc veux pas finir,

• Jo m'en vais. » — Kt partit pour ne plus revenir. Elle se sentit seule et releva la tête.

Des légions d'oiseaux faisaient une tempèt*

De cris joyeux, farfûi* un rostignol lointain

Jetait un trille aigu dans l'air frais du matin.

Et son souple gosier semblait rouler des perlaa.

Dans tout le gai feuillage éclataient des chanson* :

Le hautbois des linots et le sifflet des merles.

Et le petit refrain alerta des pinsons.

Quelques hardis pierrots, sut l'herbe de la sente.
S'almaient, le bec ouvert et l'aile frémissante.
Elle sentait partout, sous le bois reverdi.
Courir et palpiter un souffle ardent et tendre ;
Alors, levant les yeux vers le ciel, elle dit :
«—Amour! l'homme est trop bas pour jaoeai s t« comprendra'
a

PROPOS

If

yuanJ Lur le boulevard je vais flA:-er .;n h.'in. Combien de
fois j'entends, sans mourir de chagrin. Deux messieurs décorés,
qui semblent fort câpabun Cauier, en se faisant des sourires
aimabuu.

PREMIER MOSSIEL'S DECUkf

Commont, c'c^tt rouk 7

k.t la taxitiS f

134 VROPOS DES RUES

DRUXIÈMB MONSIEUR DÉCORe

Par quel hasard?

PREMIER MONSIEUR DÉCORE

DEUXIÈME MOKSIEUR DECORB l'as m .il, et vous?

PREMIER MONSIEUR DÉCORB Merci, trèa bien.

DEUXIÈME MONSIEUR DECORE

Quel temps suporba'

PREMIER MONSIEUR DECORll S'il peut continuer, nous aurons un été Magnifique !

DEUXIÈME MONSIEUR DBCOES

C'est vrai.

PREMitik MONSIEUR DECORA

Demain je vais à l'barl»* I

Dank ma propriété.

DEUXiè.MB MONSIEUR DÉCORE

C'est le moment, tout part.

PROPOS DES RU HS IV

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ

Oui. — Chez moi les lilas ont un peu de retard ;

Le foBd de l'air est sec et les nuits sont très tratches.

DEUXIÈME MONSIECR DÉCORÉ Voici la lune rousse. Aurez-vous bien des pêches '

PREMIER MONSIEUR DÉCORB Oui — pas mal.

DBUXIÈME MONSIEUR DÉCOKÉ

Quoi de neuf, en outre 7

PEEWJBj ilONSlSUB. DKCORH

DEUXIEME MONSIEUR DBCOIiB

iiU^<^

lindaatà

V% bien 7

PREMIER MONSIEUR DECOHB Un peu EriDoéo.

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ

Oh ! par le temps qui court, Tout le monde est malado. —
Avez-vous vu le drame De Machin?

i;6 PROPOS DES RUHS

PREMIER MONSIEUR DECORE

Moi î — Non pas. — Qu'ea dit-on t

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORE

Presque ua f«ur, Ce n'est pas assez fait au courant de la plume.
Ce n'est point du Sardou. Très fort. Sardou !

PREUIEE MONSIEUR DÉCokB

Trè» fort J

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ

Machin s'applique trop. C'est bon dar.s j.i volume, On y remarque moins le travail et l'effort ; Mais au théâtre il faut écrire comme on cause.

PREMIER MONSIEUR DÉCORÉ

Mol je reprends Feuillet. En voilà, de la prose ! Quaat à tous lea faiseurs de livres d'aujourd'hui Je m'en prive. — Je n'ai plus l'âge où l'on peut lira Beaucoup ; et mon journal sufDi a mon encul.

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORE

Le journal... et... le sexe !...

— lu ont ce petit rîre Par lequel on avoue un vice comme il faut.

PROPOS DES RUES l)'i

DBUXlàME MONSIEUR DÉCOBi

Et la table?

PREMIER MONSIEtm DÉCORE

Oh ! ça non. — Je n'ai pas ce défaut.

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORÉ Et VOUS vous occupez toujours de politique?

PSJRMUR MON^IPUR DKCKÉ Beaucoup, c'est même là ma consolatioa i

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCORE

Oh ! consacrer sa vie à la Chose publique. Certes, c'est une grande et noble ambitio». Nous avons maintenant une fière phalange D'orateurs à la Chambre.

PSEMIBS MONSIEUR DECODE

lia sont très forts, très forts.

OBUXtÈHB MONSIEUR DÉCOKÉ

Mais quel malheur que Thiors et Changamier soient morts! A propos, lisez-vous ce Zola 2

PROPOS DES RUES

PREMIER MONSIEUR DÉCORH

Quelle fange ! f î

DEUXIÈME MONSIEUR DECORB

Et l'on viendra se plaindre après que tout est cher ;

lit qu'on fraude, et qu'on trompe, et qu'on vole, et qu'on pille

On sape la morale, on détruit la famille.

Où tombons-nous ?

PREMIER MONSIEUR DECORH

îélas!... Allons, aoieu mon cher, L'heure me presse,

DEUXIÈME MONSIEUR DÉCOEÉ

Adieu, compliments à JMadama.

PSEMIBR MONSIEUR DÉCOÂÉ

Je n'y manquerai pas. Mes respects, s'il vous plaît, A votre demoiselle.

— Et chacun s'en allait. — Et des prêtres savants disent qu'ils onc une luno ! Et que s'il est un signe où l'on voit sûrement Qu'un Dieu fit naître l'homme au-dessus de la bête. C'est qu'il mit la pensée auguste dans sa tête. Et que ce noble esprit progresse incessamment. Ma;» voilà si longtemps que ce vieux monde existe. Et la sottise humaine obstinément persiste i

PROPOS DES RUES I

Entre l'homme et le veau si mon cœur hésitait, Ma raison saurait bien le choix qu'il faudrait faire! Car je ne comprends pas, ô cuistres, qu'on préféra Lit nêtise qui parle k celle qui se tait I

Les Dieux sont étemels. II en naît p.irmi nous Autant qu'il en naissait dans l'antique Italie, Mais on ne reste plus des siècles à genoux, Et, sitôt qu'ils sont morts, le peuple les oublia. Il en naîtra toujours, et les derniers venus Régneront malgré tout sur la foule incrédule. Tous les héros sont faits de la tace d'Hercule, la vieille terre entante encore des Vénus.

Ub Jour de grand soiell, sur une grève immensa. Un pécheur qui suivait, la hutte sur le dos.

Cette ligne d'écume où l'Océan commence,

Entendit à ses pieds quelques frêles sanglots.
Une petite enfant gisait, abandonnée,
Toute nue, et jetée en proie au flot amer.
Au flot qui monte et noie ; à moins qu'elle fût né*
De l'étemel baiser du sable et de la mer.
Il essuya son corps et la mit dans sa hotte,
Couchée en ses filets l'emporta triomphant;
Et, comme su bercement d'une barque qui flotte.
Le roulis de son dos fit s'endormir l'enfant.
Bientôt il ne fut plus qu'un point insaisissable.
Et le vaste horizon se referma sur lui;
Tandis que se déroule au bord de l'eau qui luit
Le chapelet sans fin de ses pas sur le sable.
Tout le pays aima l'enfant trouvée ainsi;
Et personne n'avait de plus grave souci
Que de baiser son corps mignon, rose de vîe.
Et son ventre à fossette, et ses petits bras nus.
Elle tendait les mains, par les baisers ravie
Et sa joie éclatait en rires continus.

Quand elle put enfin s'en aller par les mes. Posant l'un devant l'autre, avec de grands efforts. Ses pieds sur qui roulait et chancelait son corps. Les femmes l'acclamaient, pour la voir accourues. Plus tard, vêtue à peine avec de courts haillons,

VÉNUS B U S T K J U E

Montrant sa jambe fine en ses élans tic chèvre, A travers l'herbe haute au niveau de sa lèvre,

Elle courut la plaine après les papillons. Et sa joue attirait tous les baisers des bouches, Comme une fleur séduit le peuple ailé des mouches. Quand ils la rencontraient dans les champs, les gardon» L'embrassaient follement de la tête aux cheviUes, Avec la même ardeur et les mêmes frissons Qu'en caressant le col charnu des grandes Biles. Le» vieillards la faisaient danser sur leurs genoux . Il» enfermaienl sa taille en leur» main» amaigries.

i4^^ VÉNUS RUSTIQUE

Et pleins des souvenirs de l'ancien temps si dous, Effleuraient ses clieveux de leurs lèvres flétrie*

Bientôt, qaand elle alla rôder par les cbemini,

Elle eut à ses côtés un troupeau de gamins

Qui fuyaient le logis ou désertaient la classe

D'un signe elle domptait les petits et les grands,

Et du matin au soir, sans être iamais lasse,

nUe traîna partout ces amoureux errants.
Leurs cœurs, pour la séduire, inventaient mainte /laudo.
Les uns, la nuit venue, allaient à la maraude.
Sautant les murs, volant des fruits dans les jardins.
Et ne redoutant ri«n, gardes, chiens ou gourdin'».
D'autres, pour lui trouver de mignonnes fauvette».
Des merles au bec jaune, ou des chardonnerets,
Grimpaient de branche en branche au soiiimetda?f«rêt».
Quelquefois on allait à la pêche aus crevette».
Elle, la jambe nue et poussant son filet,
Cueillait la bête alerte avec un coup rapi-de ;
Eux regardaient trembler, à travers l'eau limpide,
Les contours incertains de son petit moUet.
Puis, lorsqu'on retournait, le soir, vers le villaga.
Ils s'arrêtaient parfois au milieu de la plage,
Et se pressant contre elle, émus, tremblant beaucoup,
La mangeaient de baisers en lui serrant le cou ;
Tandis que graveet fiere, et sans trouble, et saud crainte,
Muette, elle tendait la joue à leur étreinte.

ri

Elle grandit, toujours plus belle, et sa beauté Avait l'odeur
d'un fruit en sa maturité, Ses cheveux étaient blonds, presque
rous. Sur sa face Le dur soleil des champs avait marqué sa trace :
Des petits grains de feu, charmants et clairs en aë. Le doux effort
des seins en sa robe enfermés, Gonflait l'étoffe, usant aux som-
mets son corsage. Tout vêtement semblait taillé pour son usage,
Tant on la sentait souple et superbe do.lans. Sa bouche était fen-
due et montrait bien ses dents : Et ses yeux bleus avaient une
profondeur claire La« hommes du pays seraient morts pour lui
placé ;

VENUS RUSTIQUES

En la voyant venir ils couraient nu-devant. Elle riait, sentant
l'ardeur de leurs prunelles. Puis passait son chemin, tranquille, et
soulevant, Au vent de ses jupons, les passions charnelles. Sa
grâce enguenillée avait l'air d'un défi ; Et ses gestes étaient si
simples et si justes, Que mettant sa noblesse en tout, quoi qu'elle
fit, Ses besoins les plus humbles semblaient augustes».

Et l'on disait au loin, qu'après avoir touché Sa main, on lui
restait pour la vie attaché.

Pendant les durs hivers quand l'âpre froid pônctre Les murs
de la chaumière et les gens dans leurs lits, Lorsque les chemins
creux sont par la neige emplis, Des ombres s'approchaient, la
nuit de sa fenêtre, Et, tachant la pâleur morne de l'horizon, Rô-
daient comme des loups autour de sa maison.

Fuis, dans les clairs étés, lorsque les moissons mûres Font ve-
nir les faucheurs aux bras noirs dans les blés, Lorsque les lins en
fleur, au moindre vent troublés, Ondulent comme un flot, avec de
longs murmures, Elle allait ramassant ta gerbe qui tombait. i.e

soleil dans un ciel presque jaune flambait Versant une chaleur meurtrière à la plaine. Les travailleur! courbés se taisaient, hoia d'haleine.

Seules let larges faux, abattant les épis.

Traînaient leur bruit rythmé par les champs assoupis.

Mais elle, en jupon rouge, et la poitrine à l'aise

Dans sa chemise large et nouée à son col.

Ne semblait point sentir ces ardeurs de fournaise

Qui faisaient se faner les herbes sur le sol.

Elle marchait alerte et portant à l'épaule

La gerbe de froment ou la botte de foin.

Les hommes se dressaient en la voyant de loin.

Frissonnant comme on fait quand un désir vous frôla,

Et semblaient aspirer avec des souffles forts

La troublante senteur qui venait de son corps.

Le grand p.irfum d'amour de cette fleur humaine !

Puis, voilà qu'au déclin d'un long jour de moisson.

Quand l'Astre rouge allait plonger à l'horizon,

On vit soudain, dressés au sommet de la plaine

Comme deux géants noirs, deux moissonneurs rivaux.

Debout dans le soleil, se battre à coups de faux l

Et l'ombre ensevelit la campagne apaisée.
L'herbe rase sua des gouttes de rosée.
Le couchant s'éteignit, tandis qu'à l'orient
Une étoile mettait au ciel un point brillant.
Les derniers bruits, lointains et confus, se calro^iect :
Le jappement d'un chien, le grelot des troupeaux ;
La terre s'endormit sous un pesant repos.
Et dans le ciel tout noir les astres s'allumèrent.
Elle prit un chemin s'enfonçant dans un bois,
Et se mit à danser en courant, affolée
Par la puissante odeur des feuilles, et parfois
Regardant, à travers les arbres de l'allée.
Le clair miroitement du ciel poudre de feu.
Sur sa tête planait comme un silence bleu.
Quelque chose de doux, ainsi qu'une caresse
De ia nuit, la subtile et si molle langueur
De l'ombre tiède qui fait défaillir le cœur,
Et qui vous met à l'âme une vague détresse
D'être seul. — Mais des pas voilés, des bonds craintifs,
Ces bruits légers et sourds qui font les marches douces

Des bêtes de la nuit sur le tapis des mousses,
Emplirent les taillis de frôlements furtifs.
D'invisibles oiseaux heurtaient leur vol aux branches.
Elle s'assit, sentant un engourdissement
Qui, du bout de ses pieds, lui montait jusqu'aux hanches»,
Un besoin de jeter au loin son vêtement,
De se coucher dans l'herbe odorante, et d'attendre
Ce baiser inconnu qui flottait dans l'air tendre.
Et parfois elle avait de rapides frissons.
Une chaleur courant de la peau jusqu'aux moelles». ,
Les points de feu des vers luisants dans les buissons.
Mettaient à ses côtés comme un troupeau d'étoiles.
Mais un corps tout à coup s'abattit sur son corps ; Des lèvres
qui brûlaient tombèrent sur sa bouche;
Et dans l'épais gazon, moelleux comme une couche.
Deux bras d'homme crispés lièrent ses efforts.
Puis soudain un nouveau choc étendit cet homme
Tout du long sur le sol, comme un bœuf qu'on assomme.
Un autre le tenait couché sous son genou
Et le faisait râler en lui serrant le cou,

Mais lui-même roula, la face martelée
Far un poing furieux. — A travers les halliers
On entendait venir des pas multipliés. —
Alors ce fut, dans l'ombre, une opaque mêlée,
Vn tas d'hommes en rut luttant, comme des cerfs
Lorsque la blonde biche a fait bramer les mâles.
C'étaient des hurlements de colère, des râles,
Des poitrines craquant sous l'étreinte des nerfs,
Des poings tombant avec des lourdeurs de massue.
Tandis qu'assise au pied d'un vieux arbre écarté.
Et suivant le combat d'un œil plein de Gerté,
De la lutte féroce elle attendait l'issue.

©r quand il n'en resta qu'un seul, le plus puissant

Il s'élança Tcrs elle, ivre et couvert de sang :

Et sous l'arbre touffu qui leur servait d'alcôvs

Elle reçut sans peur ses caresses de fauvs ;

Quand le feu prend soudain dans un village, on voit L'incendie
égrener, ainsi qu'une semence, Ses flammes à travers le pays ;
chaque toit S'allume à son voisin comme une torche immense, Et
l'horizon entier flamboie. — Un feu d'amour Qui ravageait les
cœurs, brûlait les corps, et, comniê L'incendie, emportait sa

flamme d'homme en homme, Eut bientôt embrasé le pays d'alentour.

Par les chemins des bois, par les ravines creuses. Où la poussait, le soir, un instinct hasardeux. Son pied semblait tracer des routes amoureuses ; Et ses amants luttèrent sitôt qu'ils étaient deux.

VENUSRUSTIQUE. Ij}

Elle s'abandonnait sans résistance, née Pour cette œuvre charnelle, et le jour et la nuit. Sans jamais un soupir de bonheur ou d'ennui. Acceptait leurs baisers comme une destinée. Quiconque avait suivi de la bouche ou des yeux Tous les sentiers perdus de son corps men-eilleux, Cueillant ce fruit. d'ivresse éternelle que sème La Beauté dans ces flancs de déesse qu'elle aime, Gardait au fond du cœur un long frémissement : Et, grelottant d'amour comme on tremble de fièvre. Il la chahotait sans cesse avec acharnement, Laissant trembler des mots éperdus de sa lèvre.

Les animaux aussi l'aimaient étrangement.

Elle avait avec eux des caresses humaines ;

Et près d'elle ils prenaient des allures d'amant.

Ils frottaient à son corps ou leurs poils ou leurs laine»

Les chiens la poursuivaient en léchant ses talons ;

Elle faisait, de loin, hennir les étalons.

Se cabrer les taureaux comme auprès des génisses ;

Et l'on voyait, trompés par ces ardeurs factices.

Les coqs battre de l'aile, et les boucs s'attaquer

Front contre front, dressés sur leurs jambes de faune».

\ENUSRUSTIQUE 1^5

Les frelons bourdonnants et les abeilles jaunes Voyageaient sur sa peau sans jamais la piquer. Tous les oiseaux du bois chantaient à son passa;^e. Ou parfois d'un coup d'aile errant la caressaient Nourrissant leurs petits caches en son coisage.

Elle emplissait d'amour des troupeaux qui passaient. Et les graves béliers aux cornes recourbées, N'écoulant i)lus l'appel chevrotant du berger. Et les brebis, poussant un belcinet léger, Suivaient, d un trot menu, ses grandes enjambées.

pm

Certains soirs, échappant à tous, elle partait Pour aller se baigner dans l'eau fraîche. La lun» Illuminait le sable et la mer qui montait. Elle hâtait le pas ; et sur la blonde dune Aux lointains infinis et sans rien de vivant. Sa grande ombre rampait très vite en la suivant. En un tas sur la plage elle posait ses hardos, S'avançait toute nue, et mouillait son pied blanc Dans le flot qui roulait des écumes blafardes, Puis, ouvrant les deux bras, s'y jetait d'un élan. Elle sortait du bain heureuse et ruisselante. Se couchait tout du long sur la dune enfonçant Dans le sable son corps magnifique et puissant. Et, quand elle partait d'une marche plus lente.

Son contour demeurerait près du flot incruste.

On eût dit à le voir qu'une haute statue

De bronze avait etc sur la grève abattu*.

Et le ciel contemplait ce mo'Je de Beauté

Avec ses milliers d'yeux. — Puis la vague furtive

L'atteignant refaisait toute plane la rive !

C'était riLtre absolu, créé selon les lois

Primitives, le type éternel de la race

Qui dans le cours des temps reparaît quelquefois.

Dont la splcmleur est reine ici-bas, et terrasse

Tous les vouldirs humains, et dont l'Art saint est né.

Ainsi que l'Homme aima Cléopâtre et Phryné

On l'aimait ; et son cœur répandait, comme une oucJo.

Sa tendresse abondante et sereine sur tous.

Elle ne détestait qu'un être par le ro.mde •

C'était un vieux herbier) erfide à qui les lonpa

Obéissaient. —

Jadis une Bohémienne Le jeta tout petit dans le fond d'un
fusse. Uq pâtre du pays qui l'avait ramassé

VÉNUŠ BUSTIQUE ^j9

L'éleva, puis mourut, lui laissant une haine Pour quiconque
était riche ou paraissait heureux. Et, disajt-on, beaucoup de se-
crets icnébreux. L'enfant grandit tout seul, sans famiUe et sans
joîes, Menant pâtre au hasard des chèvres ou des oies, Et tout le
jour debout sur le flanc du coteau, Sous la pluie et le vent et l'in-

jure des bouches.' Alors qu'il s'endormait roulé dans son manteau. Il songeait à ceux-là qui dorment dans leurs couches ; Puis, quand le clair soleil baignait les horizons, Il mangeait son pain noir en guettant par la plaine Ce filet de fumée au-dessus des maisons Qui dit la soupe au feu de la ferme lointaine.

Il vieillit. — Un effroi grandit à ses côtés.

On en parlait, le soir, dans les longues veillées ;

Et d'étranges récits à son nom chuchotes

Tenaient jusqu'au matin les femmes réveillées.

A son gré, disait-on, il guidait les destins,

Sur les toits ennemis fait choir des désastre-;

Et, déchiffrant ces mots de feu qui sont les asucs.

Epelait l'avenir au fon<] des cieux lointains.

Tout le jour il roulait sa butte vagabonde.

Ne se mêlant jamais aux hommes ; et souvent,

Quand il jetait des cris inconn-is rlans le vent.

Des voix lui répondaient qui n'étaient point du m'jaia.

On lui croyait encore un pouvoir dans les yeux.

Car il savait dompter las taureaux furieux.

— Et puis J'autres rumeurs coururent la contrée.

Une fiUe, qu'un soir il avait rencontrée.

Sentit à son aspect un trouble la saisir.
Il ne lui parla pas; mair, dans la nuit suivante,
Elle se réveilla frissonnante d'épouvante ;
Elle entendait, au loin, l'appel de son désir.
Se sentant impuissante à soutenir la lutte.
Malgré l'obscurité redoutable, elle alla
Partager avec lui la paille de sa hutte !
Lors, suivant son caprice impur, il appela
Des filles chaque soir. Toutes, jeunes et belles,
Sans révolte pourtant et sans pudeurs rebelles,
Prêtaient des seins de vierge aux choses qu'il voula: ^
Et paraissaient l'aimer bien qu'il fût vieux et laid.
Il était si velu du front et de la lèvre,
Avec des sourcils blancs et longs comme des crins.
Que, semblable au sayon qui lui couvrait les reins.
Sa figure semblait pleine de poils de chèvre !
Et son pied bot mettait sur la cime du mont.
Quand le soleil couchant jetait une ombre aux plaicei.
Comme un sautellement sinistre de démon.

Ce vieux Satan rustique et plein d'ardeurs ubscne». Près d'un coteau désert et sans verdure encor Mais que les fleurs d'ajoncs couvraient dun manteau d or Par un brillant matin d'avril, rencontra celle

VENUS RUSTIQUÎB iqj

Que le pav» entier adorait. — Il reçut Comme un coup de soleil alors qu'il l'aperçue.

Et frémit de désir tant il la trouva belle.

St leurs regards croisés s'attaquèrent. — Ce fut

La rencontre de Dieux ennemis sur la terre !

Il eutrétonnement d'un chasseur à l'aSùt

Qui cherche une gazelle et trouve une panthère !

Elle patta. — La fleur de ses lourds cheveux blonds

Se confondit, au pied de la côte embaumée,

Comme un bouquet plus pâle, avec les fleurs d'ajoacs.

Pourtant elle tremblait, sachant sa renommée. Et malgré le dégoût qu'elle sentait pour lui. Redoutant son pouvoir occulte, elle avait tvi.

Elle erra jusqu'au soir: mais, à la nuit venue,

ELa s'épouvanta, pour la première fois.

De l'ombre qui tombait sur les champs et les bois.

Alors, en traversant une noire avenue,

Entra les rangs pressés des chênes, tout à coub.
Elle crut voir le pâtre immobile et debout.
Mais, comme elle partit d'une course affolée,
Elle ne sut jamais, dans son effarement.
Si ce qu'elle avait vu n'était pas seulement
Quelque tronc d'arbre mort au milieu de l'allée
Et des jours et des mois passèrent. Sa raison,
Comme un oiseau blessé qui porte un plomb dans l'aïj*.

ibl VÊX us RUSTIQUE

S'affaissait sous la peur incessante et mortelle. Même elle
n'osait plus sortir de sa maison. Car sitôt qu'elle allait aux
champs, elle était sûre De voir le Vieuï paraîtra au détour d'un
chemin : Son œil rusé semblait dire ; « C'est pour demain ; » Et
mettait comme un fer ardent sur la blessure.

Bientôt un poids si lourd courba sa volonté Qu'en son cœur
engourdi de crainte, vint à naître Un besoin d'obéir à la fatalité.

Et, décidée enfin à se rendre à son Maître. Elle alla le trouver
par une nuit d'hiver.

La neige dont le sol était partout couvert
Etalait sa blancheur immobile. Une bnse,
Qui paraissait venir du bout du monde, errait
Glaciale, et faisait craquer par la forêt

Les arbres qui dressaient, tout nus, leur forme grima.

Dans le ciel douloureux, la lune, ainsi qu'un œil.

De lumière, indiquait à peine son profil.

La souffrance du froid étreignait jusqu'aux pierres.

Elle marchait, les pieds gelés, et sans songer. Certaine qu'elle allait trouver le vieux berger, L'attachant d'un point noir les plaines solitaires. Mais elle s'arrêta clouée au sol : là-bas. Sur la neige, couraient deux bêtes effrayantes. Elles semblaient jouer et prenaient leurs ébats.

Et l'ombre agrandissait leurs gambades gaillardes. Fui», poussant par la nuit leurs élans vagabonds, Toutes deux, dans l'ardeur d'une gaieté folâtre. Du fond de l'horizon vinrent en quelques bonds. Elle les reconnut : c'étaient les chiens du pâtre. Hors d'haleine, efflanqués par la faim, l'œil ardent Sous la ronce des poils emmêlés de leur tête. Us sautaient devant elle avec des cris de fête Et ce rire velu qui découvre la dent.

Comme deux grands Seigneurs vont en une province Quérir et ramener la Belle de leur Prince, Et, la guidant vers lui, caracolent autour. Ainsi la conduisaient ces messagers d'amour.

Mais l'Homme qui guettait, debout sur une butte.

Vint, et lui prit le bras en montant vers sa hutte.

La porte était ouverte, il la poussa dedans,

La dévêtant déjà de ses regards ardents.

Et des pieds à la tête il tressaillit de joie.

Ainsi qu'on fait au choc d'un bonheur qu'on attend.
Depuis qu'il l'avait vue il était haletant
Comme un limier qui chasse et n'atteint point sa proie!
Or, quand elle sentit traîner contre sa peau
La caresse visqueuse ainsi qu'une limace
De ce vieux qui gardait l'odeur de «on troupeau,
Tout ttjii être frémit sous ce baiser de glace.
Ma:s lui, tenant ce Corps d'amour, aux flancs si doux.
Que tant de fiers garçons devaient déjà connaître.
Et fait pour être aimé si follement de tous,
En son cœur de vieillard difforme, sentit naiti*
La jalousie aiguë et sans pardon. Il eut
Un besoin vague et fort de vengeance cruelle !
Elle subit d'abord l'amant maigre et poilu,
Puis. Comme elle luttait, il se rua sur elle
En la frappant du poing pour qu'elle consentit.
Et le silence épais des neiges amortit
Quelques cris, comme ceux des gens qu'on assassina-
ïout à coup, les deux chiens poussèrent longuemwat
Par la plaine déserte un triste hurlement.

Et des frissons de peur couraient sur leur échine.

Dans la cabane alors ce fut comme un combat : Les heurts désespérés d'un corps qui se débat Sonnant contre les murs de l'étroite demeure : Puis, comme les sanglots d'une femme qui pleura! Et la lutte reprit, dura longtemps, cessa Après un faible appel de secours qui passa Et mourut sans écho dans les champs.

— Le Jour] »âl« Commença à tomber faiblement du ciel gris. Un vent plus froid geignait avec le bruit d'un râle. Le givre avait roidi les arbres rabougris Qui semblaient morts. C'était partout la fia des chosM.

VÉNUS RUSTIQUE 165

Maii, comme on lève un voile, un nuage glissant

Fit pleuvoir sur la neige un flot de clartés roses.

Le ciel devenu pourpre éclaboussa de sang

Et le coteau désert au bout de» plaines blanches,

Et la hutte du pâtre, et la glace des branches.

On eût dit qu'un grand meurtre emplissait l'horizon!

— Et le berger parut au seuil de sa maison. —

Il était rouge aussi, plu» rouge que l'aurore I

Même, lorsque le ciel cramoisi fut lavé ,

Quand tout redevint blanc sous le soleil levé,

Lnl, hagard et debout, semblait plus rouge encore,

Comme s'il eût trempé son visage et sa main,
Avant que de sortir, dans un flot de carmin.
Use pencha, prenant de la neige, et la trace
De ses doigts fit par terre un large trou sanglant.
S'étant aeenouiUé pour se laver la face.
Une eau rouge en coula, qu'il regardait, tremblant,
Avecdci soubresauts de peur. — Puis il s'enfuit.
Il dévale du mont, roule dans les ornières.
Perce d'épais fourrés pareils à des crinières.
Et fait mille détours comme un loup qu'on poursuit
Il s'arrête. — Son œil que la terreur dilate
Guette de tous côtés s'il est loin d'un hameau :
Alors dans sa main creuse il fait fondre un peu d'eau
Pour effacer encor quelque tache écarlate !
Puis il repart. — Mais en son cœur surgit l'effroi
D'errer jusqu'à la mort, sans rencontrer personne,
Par la neige si vaste et sous un ciel si froid I
166 VÉNUS RUSTIQUE
II écoute. — Il entend une cloche qui sonne,
Et va vers le village ù pas précipités.

Les paysans déjà causaient de porta en porte.

Il leur crie en courant : — « Venez tous, Elle est morta : »

Il passe. — Il va frapper aux logis écartés.

Répétant : — « Venez donc, venez, je l'ai tuée ! »

Alors une rumeur grandit, continuée

Jusqu'aux hameaux voisins. Et chacun se levant,

Et quittant sa maison, accompagne le pâtre.

Mais lui n'arrête pas sa course opiniâtre ;

Il marche. — Le troupeau des hommes le suivant

Déroule par les prés sans tache un ruban sombre.

Tout pays qu'on traverse augmente encor leur nombrrt

Ils vont, tumultueux, là-bas, vers la hauteur

Où les guide, essoufflé, leur sinistre pasteur!

Ils ont compris quelle est la femme assassinée ; Et ne demandent pas ni pourquoi ni comment Le meurtre fut commis. Ils sentent vaguement Planer sur cette mort comme une Destinée.

— Elle avait la Beauté, lui la Ruse : il fallait Qu'un des deux succombât. Deux Puissances égales ■ • Ne règnent pas toujours. Deux Idoles rivales Ne se partagent point le ciel; et le Dieu laid Ne pardonne jamais au Dieu beau. —

Sur la cîms De la côte, et devant la hutte on s'arrêta

Il osa «eul entrer en face de son crim-o ;

VÉNUS RUSTIQUE i^7

Ht, lamassantla morte aimée, U l'apporta. Pour la leur jeter, nue, et d'un geste d'outrage. Comme si; eïit crié : — « Tenez, je vous la rends ! - Puis il gagna sa butte et s'enferma »tedans. On l'y laissa, mordu d'amour, et plein de rage. Sur la neige gïait le corps éblouissant Oû n'apparaissait plus une goutte de sang; Car les chiens, la trouvant immobile et couchée L'avaient avec tendresse obstinément léchée Elle semblait vivante, endormie. Un reflet De. beauté surhumaine illuminait sa face. Mais le couteau restait planté, juste à la place Oû s'ouvrait une route entre ses seins de lait. Sa figure faisait une tache dorée Sur la blancheur du sol. — Les hommes éperdu» La contemplaient ainsi qu'une chose sacrée ! Et sesclieveux ardents, en cercle répandus. Luisaient comme la queue en feu d'une comète. Comme un soleil tombé de la voûte des cieux ; On eût dit des rayons qui sortaient de sa tête. L'auréole qu'on met autour du front des dieux y

Mais quelques paysans, des vieux au cœur pudique.

Arrachant de leur dos la veste en peau de bique,

Couvrirent brusquement sa claire nudité.

Et les jeunes, ayant coupé de longues branches.

Construit une civière et retroussé leurs manches,

k'ar vingt brai qui tremblaient son corps fut emporté !

lét VÉNUS RUSTIQUE

La foulff, sans parole, à pas lents raccampa<:B* St, jusqu'aux bords lointains de la pâle campag««. Rampe, comme un serpent, l'immen&e déttl*. Et puis tout redevient muet 'jt dépeuplé I

Mais le pâtre, enfermé dans sa hutte Isolée,
 Sent une solitude horrible autour de lui.
 Comme si l'univers tout entier l'avait fui.
 Il sort et n'aperçoit que la plaine gelée !...
 La peur l'étreint. N'osant rester seul plus longtemps.
 Il siffle ses grands chiens, ses deux bons chiens de garde
 Comme ils n'accourent point, il s'étonne, il regarde ;
 Mais il ne les voit pas gambader par les champs...
 — Il crie alors. ^ La neige étouffe sa voix forte...
 Il se met à hurler à la façon des fous !
 Ses chiens, comme entraînés dans le départ de tous. Abandonnant leur maître, avaient suivi la morte.

TABLE

Le Mur ..., , 7

Un Coup de Soleil ... 17

Terreur 21

Une Conquête 25

Nuit de Neige 33

Envoi d'Amour 39

Au Bord de l'Eau	4J
Les Oies sauvages	50
Découverte	65
L'Oiseleur	n\
L'Aïeul	nn
Désirs	S5
La Dernière Escapade	Sq
Promenade	107
Sommation	IH
La Chanson du Rayon de Lune	ht
Fin d'Amour	123
Propos des Rues	i3i
Vénus Rustique. . .	141
Saint-Denis. — Iiiip. J. Darlau-lun. —	{1-11
Cuyres Complètes Illustrées de Guy de Maupassant	

TABLE GÉNÉRALE

KOLYELLES DE GUY DE MADPaSSarjT

AVEC l'indication DU VOLUME DANS LEQUEL SE TROUVE
CHACUNE d'eLLES

L'Alanàovnè.

A cheval . . .

Aditu

Alfxand' e .

Al /ou ma . .

L'Ami Jo.^e/fi 1.' Ami Patience Amour. .

L'Ane . .

Apparition Apres. . .

L Armoire L A'^astin

Yvette .

M"« Fin.

Contes (lu Jour et

de la Nuit.

Misti.

La Main Gauche.

Le Père Milon.

Houle de Suif.

Le Horla.

Miss Harriet. Clair de Lune.

I,e Père Miion.

Toine.

Kosier de M^{""} H.

Attente

L' Auberge . . .

Au Bois

A « bord du lit .

A nf rès d' u H Mo rt Au Printemps .

Aux Champs . .

A Vendre . . .

L' Aventure de Walter Schna/fs

L'Aveu . . .

L'Aveugle .

Boule de Suif.

Le Horla.

Le Horla.

ilonsieur Parent.

Houle de Suif.

La Maison Tellier.

Contes de la bu-

casse.

Monsieur Parent.

Contes de la liâ-
casse.

Boule de Suif.

Le Père Miloa.

J.e F.aplème.

Jj Baptême.

J,a Baronne. La Bécasse .

Les Bécasses.

Berthf . . ■ Les Bijoux .

Monsieur Parent, Miss Harriet.

Rosier de M»« H.

Contes de la Bécasse.

Monsieur Parent.

Yvette.

Clair de Lune.

I,a Btte à Malt

Belhomme .

Blanc et Bien Boitelle. . .

Botnbard . . .

Le Bonheur. .

Boule de Suif.

La Bûche. . .

^^onsieu^ Parent.

Misti.

La-Main Cîaucba.

Toine.

Houle de Suif.

Houle de Suif.

Mi:.Fifi.

(-j ira .Monsieur Parent.

y.es Cares.es . . .Misti.

Le Cas et M"

Luneau. . . . Les Sœurs Rondoli.

Châli Les Sœurs Rondoli.

Ce cochon deMoriïï Contes de la Bécasse.

La Chambre tl. Toine.

L' Champ des

Oliviers . . . L'inutile Beauté. La tkevtluri . . Boule de àuif.

Clair de Lune .

Clochette

Cnco

Coco, coco, coco

Jra is I . .

J^ Colporteur .

La Confession .

La Confession .

I^a Confession de

Théodule^nlot Toine

Clair de Luao.

Le Horla.

Boule de Suif.

Misti.

Lo Père Milon.

Le Rosier de il"

Husson. Contes du Jour.

ŒUVRES COMPLETES ILLUSTREES

Confessions d'une

Femme Le Père Milon.

La Confidence . Monsieur Parent.

Conte de Noël. . Clair de Lune.

Correspondance. Le Père MiloB.

Cri d alarme . . Le Père Ikliloa Le Crime du Père

Boni face . . . Boule de Suif.

Péroré I. .

Découverte Denis. . .

Deux Amis Le Diable

Les Sœurs Rondoli Monsieur Parent.

Miss Harriet.

M"" Fifi.

Le Horla.

Divnrce Rosier de MTM« II.

Le Don fleur d'eau

bénite Misti.

La Dot Uoule de Suif.

Duchoux La Main Gauche.

L'F.ndorvieuse En famille.

L'Enfant.

En Mer. .

Eu ragée .

En voyage En Wagon L'F.pave .

L'Epingle Les Epingles L'Epreuve L'Ermite .

Etrennes .

Misti.

La Maison Tellier.

Clair de Lune.

Contes de la Récasce.

Rosier de M»« H.

Miss Harriet.

Monsieur Parent.

La Petite Roque.

Monsieur Parent.

La Main Gauche.

L'Inutile Beauté.

La Petite Roque.

Le Père Milon.

I^a Farce Contes du Jour et de la Nuit.

Farce normande. Contes de la Bécasse.

La Ffinmede Paul La Maison Tellier.

Le Rosier de M""»

Husson.

La Fenêtre .

Le Fermier.

Contes du Jour et de la Nuit.

La Ficelle . . . Miss Harriet.

E'itii 'J'iine.

La Folle Contes de la Bécasse.

Fou :mii» Fifi.

Garçon, un boekl Le Garde. . . .

Miss Harriet.

Yvette.

Le Gâteau Le Gueux.

Le Père Milon.

Contes du Jour.

Hautot père et fils

L'Héritage . . .

Histoire d'une Fillede Ferme.

La Main Gauche.

Miss Harriet.

La Maison Tellier.

Histoire vraie .

L'Homme-Fille .

Le Horla . . .

U Horrible . . .

Humble Drame.

Contes du Jour.

Toi ne.

Le Horla.

Contes du Jour.

Misti.

Les Idées du Co- \ L'inconnu . . . ^îonsieur Parent.

lonel Yvette. 5 L' Infirme. . . . L'Inutile Beauté.

Idylle Miss Harriet. I L'Inutile Beauté L'Inutile Beauté.

Imprudence. . . Monsieur Parent. | L'Ivrogne . . . Contes du Jour.

Jadts. Contes du Jour et | Joseph Le Horla.

de la Nuit. { Julie Romain . . La Petite Roqua.

Le Lapin. . . . La Main Gauche. \ Lettre trouvée sur

La Martine . . Rosier de M"»" H. 5 un noyé . . . Contes du Jour.

La Légende du \ Le Lit 2g Boule de Suif .

MoniSt-Michel Clair de Lune. | Le Loup Clair de Lune.

Lt Lit M"« Fifi. { Luil Les Sœurs RondolU

DE GUY DE MAUPASSANT

M''' Ifer-nct . .

M' ' Païise. . .

M ' Cocotte. . .

,V"» Fifi

j^fWt Pérît . . .

Ma Femme . . .

Ma ^nélisme . .

La Main. . . .

La Main d'écor-

<hf

La Maison Tel-

lifr

Le Mald'A ndrê.

Misti.

l.;i Petite Roque.

Clair de Lune.

M" Fifi.

La Petite Roque.

Misti.

Le Pfre Milon.

Contes du Jour et de la Nuit.

Misti.

La Maison Tellier.

Les Sœurs Rondoli.

Le Mariage du

lieutenant Laré Misti Le Marquis de

Fumerol . . .

Marroca

Le Masque . . .

Le Hurla.

M" « Fifi.

L'Inutile Beauté.

Menuet Contes de la B^

c.:sse.

Miss Uarriet . .Miss Harriet.

LaMi-re Sauvage Miss Harriet.

La Mère aux

Monstres . . . Toine.

yTes 2^ jours . . Toine.

MiHi Misti.

Le Modèle . . . Rosier de M^{TM*} II.

Mohammed Fripouille . . . Yvette.

Moiron Clair de Lune.

MottOncle Jules. Miss Harriet.

Mon Oncle Sos-

thène Les Sœurs Rondoll.

Monsieur Jocasie Misti.

iMon^ieur Parent Monsieur Parent.

La yforie . . . La Main Gauchie.

Mots d'amour. . M"» Fifi.

Mouche L'Inutile Beauté.

La Moustache. . Boule de Suif.

Le Moyen de Roger Toine .

Nos Anglais. . Toine. | La Nuit Clair de Lub«.

Nos Lettres. . . Clair de Lune. j Nuit de Noël. . M"« Fifi.

Le Noyé. L'Inutile Beauté. 1

L'Odyssée d'une

Fille. Rosier de M"» H.

L'Ordonnance L Orphelin. .

La Main Gaucha.

Le Père Milon.

Le Pain Maudit Le Papa de .Simon Le Parapluie . .

Le Pa rdon . . .

La Patronne . .

La Parure . . .

Le Père

Le Père

I^e Père Amable. Le Père Judas .

Le Pér' }iIon gilet Le Père,- .Mtlon .

Le P,iit . . .

La Petite Rogue.

Les Sœurs Rondoli.

La Maison Tellier.

Les Sœurs Rondoli.

Clair de Lune.

Les Sœurs Rondoli.

Boule de Suif.

Contes du Jour.

Clair de Lune.

La Petite Roque.

Misti.

Toi.ic.

Le Père Milon.

Boule de Suif.

La Petite Roque.

Le Petit Fût . .

Petit Soldat . .

La Peur

La Peur

Pierrot

Le Port

La Porte

Première Neige .

Premier soir de Printemps . .

Les Prisonniers.

Promenade . . .

Le Protecteur. .

Les Sœurs RondoIU Monsieur P.irent. Contes de la Bécasse.

Misti.

GUY DE MAUPASSANT

L» Reine Hor-

tense

Regret

La Relique . . .

Le Rempailleur ,

Le Remplaçant , Rencontre. . . .

Le Rendez-Vêus .

Le Retour. . . , Réveil

Clair de Lune.

Miss Harriet.

M»» Fifi.

Contes de la Bé*

casse.

M"» Fin.

Les Sœurs Rondoli.

La Main Gauche Yvette.

M"«Fi{i.

Re»es

La Revatiche . .

La Roche aux

Giiillemots . , Les Rois

Rosalie Prudent

Rose

Le Rosier de M'''

Husson. . . .

Rouerie

La Rouille . . .

L« Père MiUa.

Rosier de M<** R.

Boule de Suif Le Horla.

La Petite lift^u*.

Boule de Suàf.

Rosier de M" H.

Le Père Milon.

M"» Fin.

Saint-Ant»i»e .

Les Sabots . . .

Le Saut du Berger

Sauvée

La Serre

Le Signe

Le Testament .

Le Tic

Toine

Les Tembales .

C. de la Bécasse

Le Père Milon.

Le Horla.

Boule de Suif.

Le Horla.

Contes de la Bécasse.

Toine .

Toine.

La Maison Tellier.

I^es Soeurs Rondoli . .

Solitude .

Souvenir .

Sur les Chats , Suicides .

Sur l'eau .

La Tombe . . .

Tombouctou . . .

Tribunaux exotiques Le Trou

Les Sœurs RondoU, Monsieur Parent.

Contes du Jour.

La Petite Roque.

Les Sœurs RondoU La Maison TelUar.

Misti .

Contes du Jour.

Monsieur Parsmt.

Le Herta.

Uneaventureparisienne . . .

Un Bandit corse Un cas de divorce Un Coq chanta .

Un Coup d'Etat.

Un Duel. .

Un Echec. .

Une famille Un Fils . .

UnJt-ou. . .

Un lou > . .

Un Lâche. .

Un Million Un Normand.

M'i" Fifi.

Le Père Milon.

L'Inutile Beauté.

Contes de la Bécasse.

Clair de Lune.

Boule de Suif.

Rosier do M">» H. Le Horla.

C. de la Bécasse

Une page d'histoire inédite .

Un Parricide. .

Utie Partie de campagne. . .

Une Passion . .

Un Portrait . .

Un Réveillon. .

Une Ruse. . . .

Un Sage

Un Soir

Une Soirée . . .

Une Soirée . . .

Une Vendetta .

Une Vente . . .

Une Veuve . . .

Misti,.

Contes du Jour.

La Maison Telliec Le Père Milon.

] /Inutile Beauté.

M»« Fifi.

M"«Fifi.

Les Sœurs RondoU La Main Gauche.

M"»» Husson.

Boule de Suif.

Boule de- Suit .

Rosier de M"* H Clair de Lune.

Le Vagabond .

Le Vengeur .

La Veillée . .

Le Verrou . .

Le Vieux. . .

Le Horla.

Boule de Suif.

Le Père Milon.

Les Sœurs RondoU.

Contes du Jour.

Vieux Objets. .

Les 2S francs de

la Supérieure.

Le Voleur . . .

Le Voyage du

Horla

Le Père Miloa.

L'Inutile Beauté. M»» Fifi.

Misti.

La Blbùiothique, Université d'Ottawa Echéance

The, llbnxitJiy University of Ottawa Date Due

FEV Z 1 1996

O O ru. m.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/desversmaupoopoomaup>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.